

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

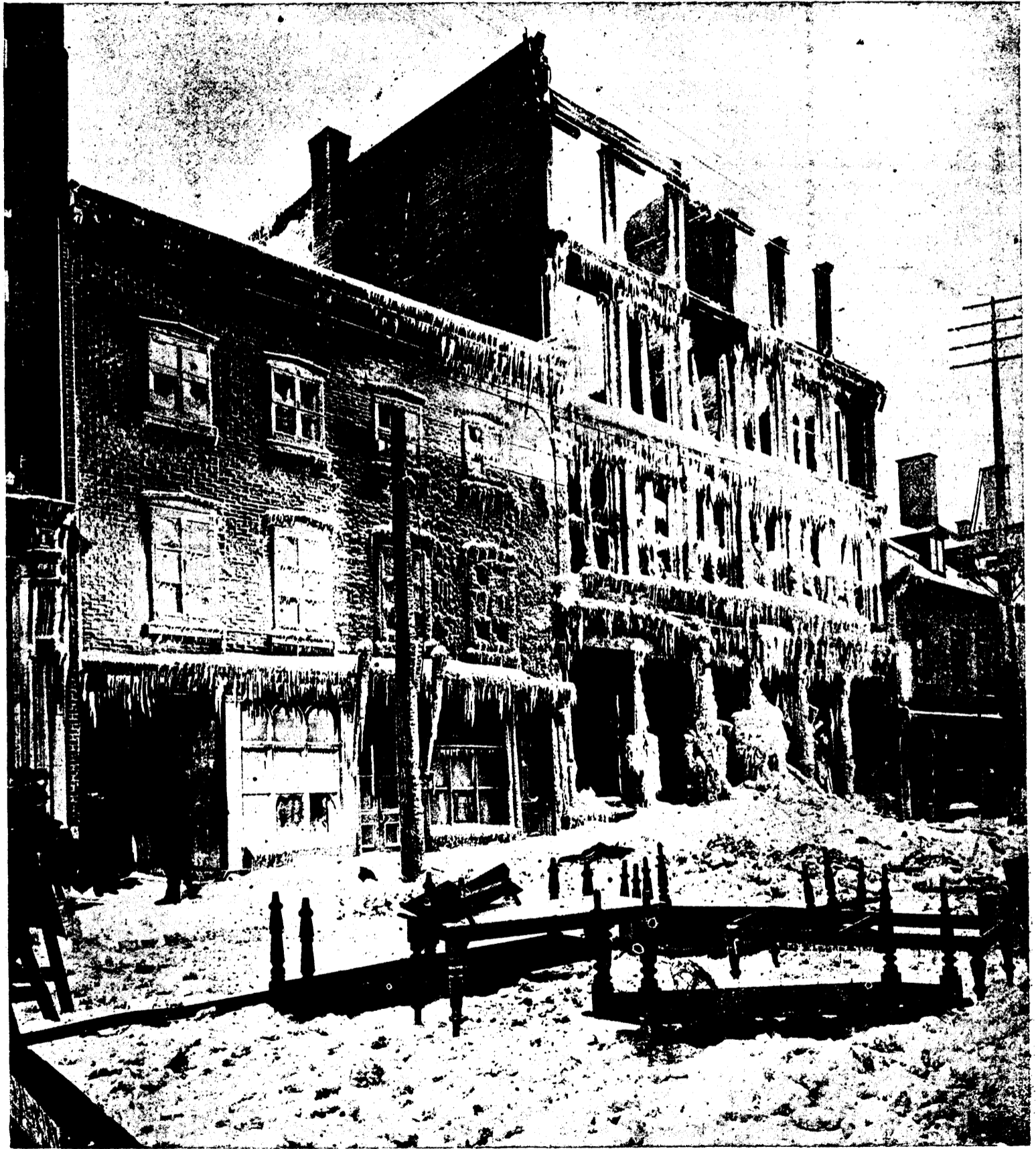
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 459—SAMEDI, 18 FEVRIER 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES RUINES DE L'ENTREPOT M'INROE ET MANN, SUR LE COTÉ NORD DE LA RUE
MONTRÉAL.—LE GRAND INCENDIE DE LA RUE SAINT-JACQUES

Photographie Laprés—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 FEVRIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique, par Jeanne l'Étoile.—Carnet mondain, par G. A. D.—La maison de charité de Sainte-Cunigonde.—Nouvelle canadienne: Le serment de l'organiste, par Peiro.—Carnet du "Monde Illustré," par J. St. E.—L'incendie de la rue Saint-Jacques, par Jules Saint-E.—Poésie: La charité, par Jacques Beaumont.—La bohème occasionnelle, par Mathias Filion.—M. Casimir Périer.—Notes et Faits: Edison et la calvitie; Histoire des mots et locutions; Le plus vieil herbier du monde; Février; E. c.—Recettes utiles.—Choses et au res.—Feuilletons: Les mangeurs de feu, par Louis Jacoliot; La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Le grand incendie de la rue Saint-Jacques, à Montréal: Les ruines de l'entrepôt McInroe et Mann, sur le côté nord de la rue; Vue générale du théâtre de l'incendie; Les ruines des entrepôts Roland et O'Gilvie, côté sud de la rue.—Beaux-Arts: Convalescence—Portraits: Les victimes Lecours et Thériault—La maison de charité de Sainte-Cunigonde.—Portrait de M. Casimir Périer.—Gravure du feuillet.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 91; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

ENTRE-NOUS.



Un homme qui possède trente millions de piastres condamné à deux ans de prison pour escroquerie et abus de confiance, voilà ce qui n'est vu et ne se verra jamais sur le continent américain!

—Et pourquoi?

—Pour la même raison que l'on n'a jamais condamné à mort un homme valant cinq mille piastres. La raison de la toute-puissance du dieu Dollar.

Sans songer à approfondir la parfaite exactitude de cette réflexion, j'ai constaté cependant l'étonnement évident de la plupart de nos concitoyens en apprenant la condamnation du grand ingénieur Eiffel, d'un homme qui remue des millions.

La cour a donc rendu son jugement dans la cause désormais célèbre de l'isthme de Panama; Ferdinand de Lesseps et son fils Charles ont été condamnés chacun à cinq ans de prison; Fontane, Cottu et Eiffel à deux ans.

Il est probable que la sentence prononcée contre M. Ferdinand de Lesseps ne sera pas exécutée, vu son grand âge; il a près de quatre-vingt-huit ans!

Quant aux autres condamnés, ils iront certainement en prison.

Ce jugement, malgré l'énorme sensation qu'il a produite, est généralement approuvé et a eu pour effet de faire reconnaître, une fois de plus, la parfaite intégrité et l'impartialité de la magistrature française.

D'autres accusés subissent leur procès et l'on est certain que justice sera rendue, et dans quel que temps on ne parlera plus de cette affaire qui

a été une pomme de discorde aux vastes proportions.

* * C'est une pomme originaire de tous le pays et que l'on ne cultive que trop au Canada comme ailleurs, mais nous en avons de meilleures, aux fraîches et belles couleurs, au goût délicieux et que l'on nous envie partout.

Et ceci m'amène tout naturellement à vous parler des pommes canadiennes.

* * Lisez-vous quelquefois les rapports que publie chaque année l'Association des horticulteurs fruitiers de la province de Québec?

Evidemment non, et vous avez bien tort, car on y trouve des choses très instructives et très intéressantes.

Entre parenthèses, je dois constater que sur les 463 membres de cette société, on ne compte, hélas! que vingt-cinq noms canadiens français. Triste! très triste!!

C'est dans le rapport de l'année dernière que je viens de lire une conférence des mieux faites, sur la culture des arbres fruitiers, dans notre province, par M. Charles Gibb, d'Abbotsford, enlevé dernièrement par la maladie, à l'âge de quarante-deux ans à peine.

C'est une perte irréparable pour l'horticulture.

Je détache de cette conférence un long passage que vous lirez avec plaisir, car ce travail est fort bien fait et nous intéresse au plus haut point:

"Avez-vous jamais remarqué comme il y a peu d'arbres fruitiers originaires d'Amérique? Nous n'avons qu'une pomme indigène, le sauvageon odorant du Sud et de l'Ouest. Pas de poire. Nous sommes plus riches en prunes; nous avons la prune sauvage du Canada et des Etats du Nord-Ouest, la Chickasaw de l'Ouest et du Sud et la *Beech plum* du littoral. En fait de cerises, nous avons la cerise à grappes, la cerise d'automne et la merise. Nous avons les mûres, bien qu'elles soient très inférieures à celles du vieux continent. Nos persimmons ne sont pas comparables au Kaki du Japon. Nous n'avons ni orange, ni figue, ni grenade, ni pêche, ni nectarine, ni coing, ni abricot. Pendant que les Chinois, les Japonais, les Romains et tous les peuples primitifs de l'ancien monde arrachaient graduellement ces fruits à la nature sauvage, nous avons ici une population indienne qui vivait de chasse et de pêche. Si nos aborigènes avaient eu, comme les Chinois ou les Japonais, le goût de l'horticulture, nos vignes sauvages n'auraient pas de supérieures dans le monde entier; nos pommes indigènes seraient certainement de meilleure qualité; nos senelles ressembleraient à de petites pommes; nos cerises à grappes auraient perdu leur astringence; nos petites noix douces à coque mince seraient maintenant de grosses et belles noix; la merise se mesurerait peut-être avec la Tartare noire, et la prune sauvage ne le céderait en rien à la Washington et à la Green Gage.

"D'où nos fruits canadiens sont-ils originaires?"

"Reportons-nous à l'époque où les paysans de Normandie et de Bretagne, avant d'entreprendre le long et périlleux voyage de la Nouvelle France, collectionnaient les graines et peut-être même les rejetons des arbres fruitiers qui leur étaient le plus chers au pays natal. Plus tard, ce furent les Anglais, puis les Ecossais qui introduisirent tour à tour leurs fruits favoris, de sorte que la Nouvelle-Angleterre et le Canada eurent bientôt tous les fruits de la partie humide et tempérée de l'Europe occidentale.

"Les premiers colons emportèrent avec eux les premiers pepins de leurs pommes favorites. Dans un acte qui date de l'année 1770, on voit qu'un habitant du comté de l'Islet, à cinquante milles en bas de Québec, s'engage à livrer deux cents minots de pommes par année, et non pas de simples sauvageons, mais des Calvilles ou des reinettes. Ces Calvilles n'étaient cependant pas celles de la vieille France. Les pommes qui se cultivent dans les anciennes paroisses françaises de la province diffèrent des variétés françaises; elles en tirent il est vrai leur origine, mais constituent de nouvelles variétés particulières au pays.

"Les Français s'introduisirent dans l'Illinois vers 1685, et l'on voit encore aujourd'hui, sur le site de leurs anciens établissements, de vieux poiriers français de haute venue. Il y en a, sur les bords de la rivière Détroit, qui mesurent de huit à neuf pieds de circonférence et de soixante-dix à quatre-vingt pieds de hauteur. D'après les vieilles traditions du pays, ces arbres sont originaires de Montréal, où ils avaient été apportés de Normandie ou de Provence. Les derniers vestiges de vergers qui se trouvent encore dans ces établissements de la rivière Détroit se composent de Calvilles blanches et rouges, de Fameuses et de pommes grises. La tradition veut que les missionnaires français y aient multiplié ces variétés de graines et de scions importés de Normandie vers l'année 1749.

"Il faudrait pousser à la fois deux catégories de travaux, l'importation et la production par le semis.

"Je dois ici m'adresser aux dames, car nous avons besoin de leur concours. Qui croquera notre Prune sauvage du Canada avec les variétés supérieures d'Europe, et nous donnera de la sorte un fruit comparable à la Jefferson ou à la Green Gage, tout en assurant à l'arbre la rusticité de notre prunier anglais? Qui pourra consacrer quelques instants à la fécondation de notre Vigne des rivages (riparia) par la Vigne à feuilles cotonneuses (labrusca) remarquable par la grosseur de son fruit, et nous donner ainsi une Vigne capable de rapporter sans qu'il soit besoin de la protéger contre la température de nos hivers? Qui croquera le sauvageon rouge cerise de Sibérie avec les pommes russes les plus rustiques, et nous donnera ainsi des pommiers assez rustiques pour le Manitoba. Qui croquera les poires rustiques de Russie avec les Beurrées de Belgique? C'est là un travail que peut exécuter et exécute même parfois la main lourde de l'homme, mais qui exige cependant la délicatesse d'une femme. Quelle est l'occupation plus agréable et plus féconde en résultats de toutes sortes, je dirai même en bienfaits souvent ignorés, sur une vaste étendue du pays!

"Les personnes les mieux renseignées sur l'histoire du Canada ne peuvent me fournir le moindre éclaircissement sur cette question de l'introduction des fruits par les premiers colons français. Voici cependant ce qui ressort suffisamment des faits. Les premiers voyageurs français emportèrent avec eux des pepins de leur meilleures pommes; ils les semèrent et les ressemèrent, en choisissant toujours les meilleures variétés, et obtinrent ainsi une famille de pommiers parfaitement en rapport avec le climat d'une partie de cette province. Les vergers étaient autrefois protégés par la forêt, il peut se faire que ces variétés, exposées en plein vent, soient aujourd'hui moins rustiques.

"Montréal a réussi à produire quelques variétés.

"Il y avait, et il y a peut-être encore, sur les terrains du Collège McGill, des pommes épineuses remarquables par leur grosseur et leur bon goût. La cerise à grappes jaunes, dont l'arbre était fort joli et se voyait dans la plupart des jardins de Montréal, ne se rencontre probablement plus nulle part. On ne devrait pourtant pas laisser perdre ces espèces; nous pourrions plus tard en obtenir d'excellents fruits.

"Je vois que le Collège de Montréal et le Couvent de Ville-Marie ont fait de vastes plantations de pommiers. Pourquoi tous nos couvents, nos pensionnats, nos asiles d'aliénés et nos orphelinats n'ont-ils pas leurs vergers, dont le soin pourrait être confié aux patients et à la jeunesse interne de ces établissements? En voici tout simplement la raison. L'homme porte pour ainsi dire des œillères et ne voit que dans une seule direction à la fois. Les âmes les plus les plus dévouées sont souvent celles qui ignorent le plus les questions accessoires, c'est-à-dire qu'en cherchant à satisfaire les besoins de l'humanité dans un sens, nous les négligeons absolument dans l'autre.

"Nous oublions que "nos maisons sont faites pour nous mettre à l'abri des orages" plutôt que pour y demeurer. L'humanité souffre moins de vivre en plein air que de rester continuellement enfermée. L'industriel accablé sous le poids du labeur doit avoir sa cour de récréation en même temps que son atelier. Il n'y a rien de compa-

nable à la campagne pour y élever les enfants.

“ J'emploie généralement un certain nombre d'enfants français pendant la cueillette. Leur ouvrage, pendant trois ou quatre semaines, consiste à manger et à cueillir des pommes. On ne saurait croire comme ils s'en trouvent bien. Les petites filles sont encore plus jolies lorsqu'elles partent qu'au moment de leur arrivée. Les pommes leur donnent un meilleur teint que la viande de porc.

Notre alimentation est généralement trop pauvre en acide végétal, et la pomme est sous ce rapport notre meilleure source d'approvisionnement.”

* * La citation est longue, mais les réflexions et les renseignements de M. Gibb ne sont-ils pas agréables à lire et pleins d'intérêt pour nous.

La culture du pommier est une source de revenus qui malheureusement est en train de passer en d'autres mains que celles des Canadiens-français qui semblent s'en tenir aux vieilles méthodes et ne veulent pas étudier.

Si on fait une mauvaise récolte, c'est que le bon Dieu l'a voulu, c'est la vieille rengaine et l'on oublie trop souvent que si l'on veut que le ciel nous aide, il faut commencer par s'aider soi-même.

Le peu d'intérêt que nous portons à la culture des arbres fruitiers est rendu évident par le petit nombre de membres canadiens appartenant à la société dont je vous ai parlé.

Je sais qu'il y a de très heureuses exceptions, les Dupuis, les Descarries, les Prudhomme et bien d'autres sont des arboriculteurs distingués, mais ils sont trop rares et, si cela continue, le temps n'est pas loin où la culture des fruits sera complètement entre les mains des Anglais, qui étudient, travaillent et font des progrès indéniables.

Ils sont de beaucoup nos supérieurs sous ce rapport.

* * Je trouve, dans la *Revue des Deux-Mondes*, deux fières réponses de madame Jérôme Bonaparte—plus tard, roi de Westphalie, qui la répudia en 1803—cette noble femme morte il y a seulement quatorze ans.

Son mari, ou plutôt son ex mari, lui avait offert un titre de princesse et 200,000 francs de rente, elle refuse, mais accepte de l'empereur, son beau-frère, une modeste pension.

Jérôme s'en plaignit.

—J'aime mieux, dit-elle, m'abriter sous les ailes d'un aigle que d'être suspendue au bec d'un oison. Plus tard, Jérôme lui proposa un royaume en Westphalie :


—Votre royaume est grand, lui répondit-elle fièrement, il ne l'est cependant pas assez pour deux reines.

Cette Américaine avait du sang.

* * De vieux vers (dont le dernier est devenu célèbre) bien de circonstance par ce temps de glace et de patin :

Sur un mince cristal, l'hiver conduit vos pas,
Le p ^é cipice est sous la gla ^e,
Telle est de vos plaisirs la légère surface,
Gliss z, mortels, n'appuyez pas.

Ces vers sont d'un poète qui n'a guère laissé de réputation, Roy, qui vivait il y a près de deux siècles.

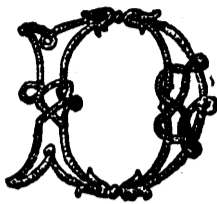


La haine fait tout blâmer dans les personnes qu'on hait, et noircit jusqu'aux vertus.

Plus on lit, plus on sait : plus on joue d'un instrument, mieux on sait en jouer ; plus on aime, moins on sait aimer.—**CHEZ CHINCHOLLE.**



“ La vie est une comédie pour celui qui voit :
“ C'est une tragédie pour celui qui sent.”



Aussi longtemps que ma faible main a pu tenir une plume, j'ai retracé mes impressions sur le papier ; l'habitude est bonne, et je la conseillerais à toutes les jeunes filles ; non-seulement elle aide le style, elle forme aussi le caractère. Dans la jeunesse,

les impressions sont aussi fugitives qu'elles sont violentes, et la suite des événements éteindrait vite les reflets lumineux de notre âme, sans ce pouvoir magique de la plume gardien fidèle des souvenirs.

L'écriture aide aussi la conversation, la plume est la cadence de l'esprit, l'habitude de reproduire sa pensée la fait donner avec plus de clarté et de précision, et, si l'on doit écrire tel que l'on parle, j'ajoute que l'on doit parler de même qu'on écrit, sans hésitation et sans légèreté.

A l'entrée de la vie, toute parole est pâle pour exprimer notre enthousiasme, et comme madame Swetchine nous dit si bien : “ Rien ne peut satisfaire l'immensité de nos désirs.” Puis, peu à peu, la désillusion se fait, chaque jour apporte sa part de souffrances et nous arrache un lambeau de bonheur, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les regrets ou l'oubli.

* *

Si je repasse ma vie écoulée, j'y retrouve bien plus d'heures tristes que de joyeuses, et pourtant ces premières sont les plus aimées. J'ai connu la douleur dans ce qu'elle a de plus terrible et poignant, j'ai remarqué que toutes les grandes époques de ma vie se sont annoncées par la souffrance, et je finis par comprendre que le secret du bonheur est de tout remettre au pied de la Croix, sans murmures ni regrets, n'oubliant jamais : “ que le souffle le plus léger emporte nos espérances et nos bonheurs et que tout s'évanouit, tout roule dans le grand fleuve de l'Eternité.” Au moment le plus inattendu et peut-être le plus heureux, nous voyons se briser à jamais nos affections les plus sacrées, les unes par l'absence, d'autres par une coupable inconstance, plusieurs hélas ! par la mort.

La vie parfois nous semble triste et pesante—l'impression passe,—car les illusions et les rêves sont un mal de jeunesse qui n'a qu'un remède : les années !! Pour ma part l'intensité de mes sentiments d'autrefois, me fait aujourd'hui sourire ironiquement. Je ne puis donner ici tous ces détails du cœur, ces mille choses intimes, qui ont fait tour à tour de ma vie un ciel ou un purgatoire, il me faudrait écrire des volumes. Je cueille cependant précieusement quelques-uns des feuillets qui ont remué en moi tout un monde de jeunesse et de gaieté, “ fleurs d'amitié et de tendresse trop tôt écloses, trop tôt fanées, qui naissent et qu'il faut abandonner quand leurs parfums sont plus doux.” Aujourd'hui, femme raisonnable, je relis pieusement ces pages qui portent encore le cachet des plus beaux jours de ma vie. Jours d'innocence, d'amour et de bonheur.

* *

J'ai toujours été quelque peu philosophe : Je me souviens, oh ! il y a longtemps de ça, j'étais prise d'amitié pour une blondette, musicienne émérite. J'écrivais d'elle, un soir, des choses que je retrouve dans mes cartons, et qui n'ont pas encore vu le jour : “ Tandis que subjuguée par le charme de son talent, enivrée par les notes déchirantes qui vibrent sous ses doigts effilés, j'arpente lentement la longueur du salon, la puissance magique de son talent fait naître en nos âmes presque une affinité de sentiments. Avec elle je prie, je pense et je pleure. Tantôt c'est

l'orage qui gronde, la rafale qui passe, le torrent qui gémit ; le murmure des flots, le sifflement de la bise à travers la forêt. C'est la tempête dans toute sa fureur. C'est le cœur humain bouleversé par les passions... Et puis, les notes vont s'adoucissant, j'entends comme une voix plaintive, un murmure aussi doux que la cloche qui tinte, le souffle du zéphir, le gazouillement des oiseaux, un chant vague et lointain, où se mêlent des plaintes, des sanglots, puis une note plus caressante, des voix d'anges et de femmes, tout un monde de regrets et de désirs naissent tour à tour par la puissance de son génie. Sons harmonieux !! symphonie triste et douce à la fois, que de souvenirs tu réveilles en moi. Chaque note de ta lyre tombe, vibre, s'épand dans mon cœur et ressuscite un passé dont je me ressouviens avec bonheur. D'où viennent ces accords qui me plongent dans l'extase, et font naître et s'agiter en moi le désir de l'infini ?...

* *

La musique cesse, je reviens sur la terre, nous causons doucement de ses migraines, d'un valet de pique avec plaisir, d'elle et de moi beaucoup. J'aime à causer à demi-voix de mille riens intimes. J'aime faire dire à ma blondette ses caprices, ses fantaisies, ce qu'elle aime et n'aime pas, ce qu'elle fait et ne fait pas. J'aime l'entendre parler de son cousin, de sa voisine, son tricot, son aiguille, ses gâteaux, tout ce qui l'intéresse, puis... au plus beau de mes épanchements, j'avais brusquement terminé par ces mots : “ Advenue que pourra. Jouissons de l'heure présente, la vie sera pour nous ce qu'elle a été pour tout le monde, on ne peut espérer “ l'éternité des roses.”

La valse du revoir deviendra certainement pour nous la valse des adieux. Tu sais, ce que nous chantions ensemble :

“ Or, qu'advint il, je le dirai sans rire,
Un air nouveau remplace un air ancien.
Sans le savoir, et surtout sans le dire,
Chacun de nous aura changé le sien.
Le souvenir même d'une folie,
Met encor bien souvent des larmes dans les yeux.”

Pour vous consoler, mesdames, de tous les déboires de la vie, prenez du tabac, paraît-il que ça donne de la raison. Tapez sur les hommes, ils le méritent bien ; pour moi, il n'y a pas de mal à vous le dire, pourvu que je ne le fasse pas.

JEANNE L'ÉTOILE.

CARNET MONDAIN

Comme pour faire suite aux brillantes réceptions données dernièrement par Mesdames sir Alexandre Lacoste et juge Mathieu, Mme J.-B. Dufort réunissait mardi dernier (7 courant), dans ses salons, l'élite de la société montréalaise.

Mme Dufort, bien secondée par Mlle Dufort et les autres membres de la famille, a reçu ses invités avec sa courtoisie bien connue. Aussi, tous se sont plus à reconnaître son urbanité et sa manière toute princière de recevoir ses hôtes.

La décoration des salons était splendide. Les murs disparaissaient complètement sous les tentures, relevées de distance en distance par des trophées de drapeaux, des fleurs et des lampes aux verres colorés.

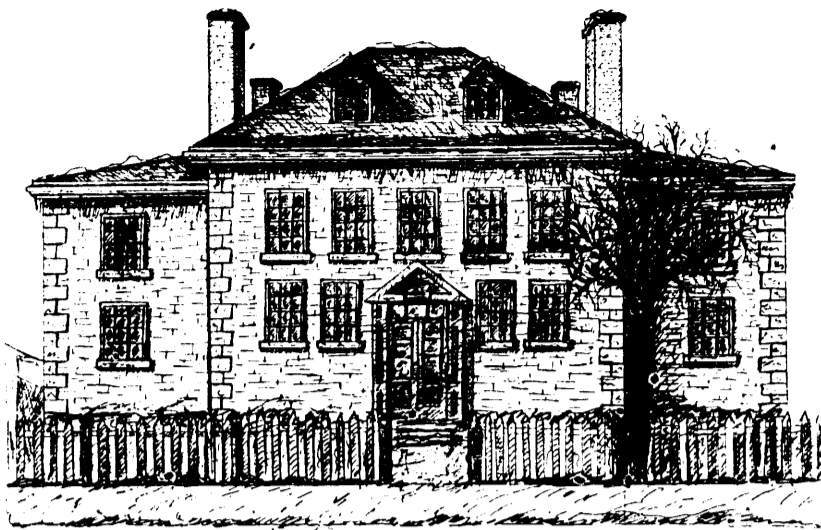
Les toilettes des dames étaient également très jolies.

Parmi les dames et demoiselles, nous avons remarqué Mesdames Dufort, J. M. Fortier, éch. J. Robert, L. H. Boisseau, W. Brunet, Thivierge ; Mesdames Dufort, Bourbonnière, Monette, Thivierge, Charpentier, Delisle, Fortier, Laurier, etc.

Le sexe masculin avait de dignes représentants en MM. Dufort, Boisseau, Dostaler, Cadieux, Dubreuil, Dr Fortier, Dr Chartier, Dr Brodeur, Duhamel, J. M. Fortier, éch. J. Robert, Deschamps, Laprès, etc.

A minuit, il y eut suspension des danses pour permettre à tous de se rendre auprès des tables de rafraîchissements, plantureusement servies. Les danses se continuèrent ensuite jusqu'à une heure avancée.

Somme toute, la réception de Mme Dufort est une des plus belles données pendant la période de fêtes que nous traversons maintenant.—**G.-A. D.**



LA MAISON DE CHARITÉ DE SAINTE-CUNÉGONDE

La cité de Sainte-Cunégonde a son hospice, tout comme les grandes villes.

Il est dû à l'initiative du Rév. M. Séguin. Les filles de Mme d'Youville y sont installées et travaillent à la grande œuvre de la charité envers les vieillards et les orphelins.

Le local est historique. Il fut un temps la résidence de M. Brewster, un des fondateurs de Ste-Cunégonde. Puis il fut occupé par la corporation et le poste des pompiers. La bâtisse est construite à l'ancienne manière, et son architecture ressemble à celle de la plupart des maisons de l'époque. Autrefois, une allée ombragée du plus bel aspect conduisait jusqu'à la rue Notre-Dame.

NOUVELLE CANADIENNE

LE SERMENT DE L'ORGANISTE



L'en prie, Eugène... Que je t'entende encore ! Si tu savais comme j'aime cette marche funèbre, que tu m'as promis de jouer sur l'orgue de l'église quand... ; mais alors mes oreilles seront fermées pour toujours à ces sons qui, maintenant, remplissent mon âme et la font palpiter d'une émotion que je ne puis traduire, mais qui

me laisse résignée, quoique triste... Oh ! je le vois, tu pleures encore ! et tu me caches ton visage pour que je ne voie pas ces larmes que tu verses sur moi... Oh ! pardonne-moi cette nouvelle souffrance que je viens de t'imposer pour satisfaire un simple caprice... Dis, Eugène, que tu me pardonnes ?...

Celle qui parlait ainsi était une jeune femme de vingt-deux ans peut-être. A la voir, à demi couchée sur une chaise longue, enveloppée dans une chaude couverture, la tête soutenue par une pile d'oreillers et les pieds reposant sur un fauteuil, il était facile de comprendre qu'elle était souffrante.

En la regardant de plus près, son teint pâle, ses lèvres minces et ses yeux entourés d'un large cercle bleu ne laissaient pas le moindre doute sur l'issue de cette maladie qui la minait lentement, mais sûrement.

Oui, la mort avait marqué de son sceau glacé ce front si beau ; ces yeux d'une douceur virginale ne verraient bientôt plus la lumière du jour, et on le savait, on en avait parlé souvent, mais le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'ou il y a vie il y a espoir.

Le matin, le docteur était venu, puis en partant il avait serré la main d'Eugène et lui avait dit que ses visites devenaient désormais inutiles... La vie quittait ce corps frêle, elle pouvait vivre une

semaine, elle pouvait n'être plus demain...

A cette nouvelle pourtant attendue il se fit dans le cœur de cet homme un déchirement épouvantable. C'était plus que la vie qu'on allait lui ôter ! Oh ! oui, il eût préféré mourir lui-même que vivre sans elle. Sa femme, qu'il aimait de toutes les forces de son âme, on allait la lui ravir, après un an à peine d'un bonheur obscurci par la crainte de cet événement dont la pensée seule le rendait presque fou !

Il allait rester seul au monde ! Non, c'était impossible... Si elle ne vivait pas, lui aussi allait mourir !

C'était pendant qu'il se débattait au milieu de ces sombres pensées qu'elle demandait à l'entendre jouer une marche funèbre !... Vrai, il n'en avait pas la force. Il se détourna pour cacher ses pleurs, il comprima dans sa gorge le sanglot qui allait lui échapper, puis avec une énergie presque surhumaine, il montra à la malade une figure souriante, et ce fut d'une voix ferme qu'il répondit :

—Mais, mon amie, je n'ai rien à te pardonner, au contraire, chacun de tes caprices me vaut un bonheur, celui de la satisfaire ; mais, pourquoi toujours cette musique triste ?... Vais-je me rendre à ton désir ; n'aimerais-tu pas mieux autre chose, *Un rêve d'espérance*, par exemple ?...

Après avoir hésité un instant, la jeune femme reprit :

—Non... mon caprice est passé, je ne veux ni de l'un ni de l'autre, maintenant, mais... j'ai besoin que tu me réitères la promesse que tu m'as faite déjà... je veux plus, je veux que tu jures que pendant que je serai sous le noir catafalque, tu répéteras cette musique que je t'ai demandée... Allons, réponds ! Jure le... sur notre amour ?...

Ce fut d'une voix faible et brisée qu'Eugène reprit après elle :

—Sur notre amour, je le jure.

—Bien, fit-elle, merci ! Maintenant je puis mourir... Va, laisse-moi seule, je me sens fatiguée et je vais dormir. Je vais rêver que nous nous aimerons encore longtemps... longtemps...

Ces paroles, furent son dernier adieu. Une heure plus tard, lorsqu'Eugène revint, la croyant endormie, elle était morte !...

**

Il faisait bien sombre, dans la vaste église, de L***, ce jour-là : tout y était noir. Depuis les autels jusqu'aux derniers piliers de la nef tout portait le signe du deuil. La foule recueillie priaient avec ferveur ; ça et là, des personnes pleuraient, silencieusement, c'étaient les parents, les amis de celle qu'on allait conduire à sa dernière demeure.

Au dehors, il pleuvait, une pluie lente et continue, on eût dit que la nature avait voulu, elle aussi, payer son tribut de larmes et s'associer à la douleur d'Eugène. C'est que ce n'était pas une douleur ordinaire que celle causée par cette perte de ce qu'il aimait le plus au monde.

Depuis qu'il l'avait vue pâle et glacée quand il la croyait encore vivante, il n'avait pas mangé, pas bu, pas dormi ; pas un mot n'était sorti de ses lèvres, et son regard morne faisait pitié à voir.

Il ne pleurait pas par les yeux, ses larmes, il les avait au cœur et elle le noyaient de leur amertume.

Le matin des funérailles, il s'habilla, il voulait accompagner la chère dépouille, mais ses amis s'y opposèrent et le retinrent ; il se laissa faire toujours, sans mot dire. Ce fut d'un œil distrait qu'il regarda défiler le cortège de la morte.

Eugène était l'organiste de L***, mais pour cette occasion, une main étrangère tenait l'orgue dont les accords arrivaient jusqu'à lui, par la fenêtre ouverte.

Dans l'église, on procédait à l'office des morts ; on en était au *Dies ire*. Déjà, l'orgue avait lancé les premières notes plaintives de l'introduction, quand notre malheureux ami, s'éveillant comme d'un songe, franchit rapidement la courte distance qui le séparait de l'église, tête nue, les cheveux au vent. Il entre, se rend à l'orgue au moment où une voix allait chanter.

D'un geste il ordonne d'arrêter ; puis, prenant la place que son confrère, surpris, lui céda, au lieu du *Dies ire*, ce fut la *Grande marche funèbre* de Gottschalk qu'il fit entendre à la foule émue.

Le morceau terminé, il ne s'arrêta pas, il se prit à improviser, et jamais encore on n'avait entendu, sous ses doigts nerveux, l'orgue rendre des sons si touchants ; son âme de musicien s'était tout à coup dilatée, et, pendant un quart d'heure, il fit pleurer à l'instrument l'expression déchirante de son immense désespoir.

Quand il se fut arrêté et qu'il se tourna vers les chœurs, leur laissant voir ses yeux hagards, sa lèvre pendante, ils comprirent son malheur, et deux d'entre eux, sans bruit, le conduisirent, chez lui. Lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, la fatale nouvelle était connue : l'organiste veuf était fou...

**

Il y avait un mois que s'étaient produits les événements que je viens de raconter. Depuis ce temps, Eugène était en proie à la maladie : une fièvre cérébrale intense. En effet, il avait battu la campagne et il avait eu des crises indescriptibles ; des crises qui le laissaient presque sans vie jusqu'à ce que de nouvelles convulsions fussent venues secouer ce corps à demi mort, qui retrouvait une force étrange dans ses accès de fièvre.

Deux médecins, dont l'un lui était attaché par les liens du sang, veillaient tour à tour à son chevet, cherchant le moyen d'arracher à la mort cette victime nouvelle ; mais au moment où je reprends mon récit, ils avaient perdu tout espoir ; pas un rayon d'intelligence n'avait reparu dans les yeux du malade, et la vie s'en allait à grands pas. Chaque nuit, chaque heure pouvait être sa dernière.

C'était le soir, à l'heure où, d'ordinaire, la fièvre est à son plus haut degré d'intensité. Tout était calme dans la chambre du mourant ; il dormait, mais depuis un instant il avait commencé à s'agiter ; doucement d'abord, puis par secousses augmentant en violence de minute en minute.

Sa mère et une jeune fille veillaient seules auprès de lui, le médecin avait promis d'être là, à l'heure critique, mais il tardait à venir. Tout à coup, au grand effroi des deux femmes, et avant qu'elles aient pensé à l'en empêcher, Eugène se lève, et d'un bond il traverse l'appartement, s'élançant dans un passage qu'il franchit en chancelant, puis il ouvre une porte à droite. C'est le salon. Là est le piano ouvert, il s'y rend, et après avoir, pendant une minute, laissé errer ses mains décharnées et blanches comme les touches d'ivoire qu'elles effleuraient, il exécute parfaitement, cette même musique émouvante qu'il avait fait gémir à l'orgue, le jour qu'il était devenu fou ; mais bientôt, ses forces l'abandonnent complètement et il tombe la face en avant... Son front en heurtant le clavier avait arraché au piano un son brisé... comme le dernier sanglot d'un être que la douleur a tué...

Au cri d'épouvante de la mère, on vient, c'est le médecin. Il se penche, met sa main sur la poitrine d'Eugène : le cœur avait cessé de battre.

L'infortuné était allé retrouver ce qu'il avait aimé, ce qu'il avait perdu : son épouse adorée, et sa raison ; il était allé finir là-haut, en hymnes de louanges, la marche funèbre commencée ici-bas.

Pedro

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Il nous arrive le second numéro d'un nouveau journal canadien-français, publié à Worcester, Mass. *L'Opinion Publique* a pour éditeur M. Belisle, et pour mission de remplacer le *Travailleur*, de cet apôtre laïque, tant regretté, qui fut Ferdinand Gagnon. Ce seul souvenir patriotique évoqué est tout un programme, et des plus beaux : nous avons confiance que la jeune gazette y fera honneur.

* *

Garcia, Etchemin.—Pas mal du tout, pour un essai. L'exercice rendra votre poésie plus coulante, développera vos inspirations, déjà belles et bonnes. Vous êtes agréé : au plus tôt du possible.

Fauvette, Ottawa.—Tenez-vous en à la prose, je vous en prie, gentille co-sœur. En prose, et de votre plume charmante, *Le valentin de grand-maman* eut été du meilleur effet... Les vers le gâtent. *Le Conte bleu* est un peu bien éthéré, mais vos *Profilés d'universitaires* sont exquis. Mille gratitudes, et à bientôt.

* *

On nous dit beaucoup de bien de la séance littéraire des jeunes gens de Sainte-Brigide l'autre soir, telle qu'annoncée ici, dans le temps. Privé que nous avons été d'en jouir nous-même, nous croyons sans peine à tous ces bons rapports. La conférence de M. l'abbé Barcelo : *Récit d'un voyage en Suisse*, a particulièrement été ravissante. Remarquées aussi, avantageusement, la bienveillante allocution aux invités, par M. E. Pilon, président du comité de réception, et l'une des plus fines récitations de Grenet-Dancourt, dite avec esprit par M. E.-H. Gauthier.

Tous nos compliments et vœux de persévérance

* *

A sa deuxième sortie, *Le coin du feu*, de Montréal—il a, en Belgique, un homonyme qui fut plus diligent—a réussi à trouver les bureaux du MONDE ILLUSTRÉ. Nous ne lui avons pas cherché noise pour son oubli peu fraternel : il est si gentil, si gentil. Pas un de nos lecteurs qui ne connaisse déjà, par nos grands confrères quotidiens, l'instructive et agréable revue féminine, dont Mme Dan durand vient de prendre la direction : gage de succès. Comme leur honorable confiance, cultivée "au mérite," leur commande peut-être d'attendre de nous le mot d'ordre, nous nous plaignons à leur dire aujourd'hui—mieux vaut tard que jamais—que cette entreprise littéraire est digne de leur sincère encouragement.

* *

Naguère, un de nos confrères hebdomadaires de Montréal se déclarait scandalisé, dans sa candeur naïve, de ce qu'il nommait l'audace du MONDE ILLUSTRÉ. Nous avons osé reproduire, du *Journal Illustré*, de Paris, un calendrier, chef-d'œuvre artistique, au chiffre glorieux de cette France républicaine à laquelle Sa Sainteté N.T.S. Père le Pape, Léon XIII, accorde aujourd'hui ses sympathies et sa faveur.

Voilà que, à son tour maintenant, s'il faut en croire certains de ses amis, il viendrait d'être noté d'infamie, pour un délit de mœurs littéraires autrement grave, par l'Ordinaire d'un diocèse voisin.

"La Fortune sourit aux braves," nous disait-il, rieur, en affichant du latin ; "mais elle compromet les téméraires," lui répondrons-nous en franc-gaulois.

* *

Une brillante soirée de plus à enregistrer à l'actif du cercle Ville-Marie. C'était le vendredi soir, 3 février dernier.

M. l'avocat Gustave Labine, par sa conférence splendide, sur une page de notre primitive histoire, encore bien peu nettement tracée : "Les Récollets et leurs premiers travaux au Canada," a ravi son auditoire, une heure durant.

De brillants étudiants de la faculté de droit, MM. Monette, Perron, Robillard, Tétraut et Rivet ont soutenu la réputation d'éloquence de ce cénacle littéraire. Des vers de Fréchette, parmi ses plus beaux, pour M. Rivet ; une discussion importante : de l'urgence de greffer sur les vieilles études classiques, l'enseignement moderne dit *pratique*, pour les autres, leur fournissait à tous un beau thème. Les judicieuses remarques de M. le Dr Gadbois, autre membre du cercle, voire même, conseiller, ont été justement applaudies et remarquées.

Espérons que le Cercle conviera plus souvent ainsi, dans sa belle salle académique, un public restreint mais choisi, pour y être témoin de ces fières joutes dans la noble arène de la pensée.

* *

Notre nouvelle collaboratrice, Mlle Jeanne L'Etoile, manie, avec la grâce et la justesse que le lecteur reconnaîtra, une plume féconde au possible. Samedi, le 7 février dernier, nous avons relevé deux maîtres articles d'elle, et le même jour, dans nos confrères *Le Monde* et *Le Canadien*, de la presse quotidienne.

Dans *Le Monde*, la vaillante publiciste étrille d'importance certain M. Paul Vibert, soi-disant journaliste parisien—tant ils ont coutume d'être gentilshommes, à la réserve et la discrétion d'honneur proverbiales—que, à sa juste indignation, elle aurait pris, paraît-il, en flagrant délit de ridiculiser, en pleine gazette, les vertus conjugales de la Canadienne

Mais son article du *Canadien* n'était pas moins fait pour intéresser. Mlle Jeanne L'Etoile émet là l'idée d'une "Association catholique de secours mutuels" pour les Canadiennes-françaises ouvrières ou gagne-pain généralement quelconque. Un tel plan a du bon. Qu'on le prêche bien, il réussira.

* *

Dimanche, le 5 février, j'avais le bonheur d'assister à un spectacle que je trouve très édifiant toujours : rencontrer la jeunesse en prières au pied des saints autels. La Congrégation des jeunes gens de N.-D. du Sacré-Cœur célébrait ce jour-là sa fête patronale, et profitait de l'occasion belle pour élargir ses rangs, recrutant une vaillante milice qui s'y enrôlait en grand nombre.

Monsieur le supérieur de Saint-Sulpice, l'abbé Colin, fit le sermon : la plus habile et entraînant dissertation sur les devoirs de la jeunesse. A l'autel officiait M. l'abbé Hébert, P.S.S., dont le dévouement s'est manifesté hautement depuis qu'il a charge de cette grande œuvre.

Parmi les congréganistes dont l'initiative au service de la Vierge Sainte, leur patronne et mère, m'a le mieux impressionné, je remarquais M. Achille Bergevin, qui lut l'acte de consécration des initiés, M. Camille Bernier, E.E.M., sous la direction de qui le chant fut bien beau, et M. Paquette, organiste tout nouveau de N.-D. du Sacré-Cœur et qui cependant avait eu la diligence de préparer pour ce matin de grande fête un succès musical.

A ces braves jeunes cœurs de N.-D. du Sacré-Cœur mes compliments et souhaits de constance. Sous l'œil de Marie, on marche au salut, et sans sortir de la voie droite, lors même qu'on vient à faiblir.

JULES SAINT-E.

L'INCENDIE DE LA RUE ST-JACQUES

(Voir gravures)

Nous avons promis à nos lecteurs de fidèles illustrations de ce désastre, le pire de la dernière année ; nous tenons parole. Ces ruines désolantes parlent d'elles-mêmes : inutile d'appuyer sur la vive émotion semée dans tout Montréal par le sinistre qui les a produites.

C'est vers onze heures de la soirée, le 2 février, qu'origina l'incendie dont l'action, contrôlée seulement que le lendemain matin, sur les sept heures, était encore sensible deux ou trois jours après, par

des crépitements et la fumée montant toujours en tourbillons.

Toute la brigade de Montréal, si active, fut bientôt sur les lieux et nos pompiers se mirent à l'œuvre avec le dévouement qu'on leur connaît. Activé par un vent violent le feu les débordait, si bien qu'à un moment donné, volant par-dessus toute la largeur de la rue Saint Jacques, il allait enflammer à la fois un double pâté de maisons, de l'autre côté.

Ce fut alors une scène indescriptible, grande dans son horreur, rappelant les péripéties épiques que Virgile a si bien décrites à propos de l'incendie de Troie.



La victime Laurent Lecours

La brigade dut se multiplier et faire même appel au bon vouloir de quelques assistants, qui secondèrent ses efforts. Les flammes envahissantes brûlaient tout ce qui ne reculait pas assez vite devant elles. Deux de nos belles échelles de sauvetage, la Skinner et la Hayes furent incendiées ; seule la Dorval tint bon et rendit des services énormes. D'autre part, la température rigide momifiait dans une glace solide les pompiers, inondés par le jet puissant des pompes. En dépit de tous ces inconvénients, après huit heures de travail, l'élément dévastateur était vaincu, sans perte de vie, et au prix seulement de quelques légères blessures ou désagréments.

S'il n'avait eu d'autres suites que ces pertes matérielles, couvertes en bonne partie par les assurances, ce mémorable incendie eut laissé de moins néfastes souvenirs.

Mais, mardi, le 7 courant, pendant qu'un escouade d'ouvriers travaillait à la démolition des ruines, perpétuelle menace pour les passants et les

édifices circonvoisins, l'un des murs dévastés s'écroulait soudain, ensevelissant sous ses décombres sept ou huit victimes dont deux furent retirées à l'état de cadavres, et les autres fortement contusionnées.

Ces deux morts, martyrs de leur devoir accompli pour le salut public, sont ceux braves Canadiens-français, pères de famille : Laurent Lecours et Honoré Thériault.

LE MONDE ILLUSTRÉ a cru devoir leur payer ce tribut d'honneur : il insère ici leurs portraits.

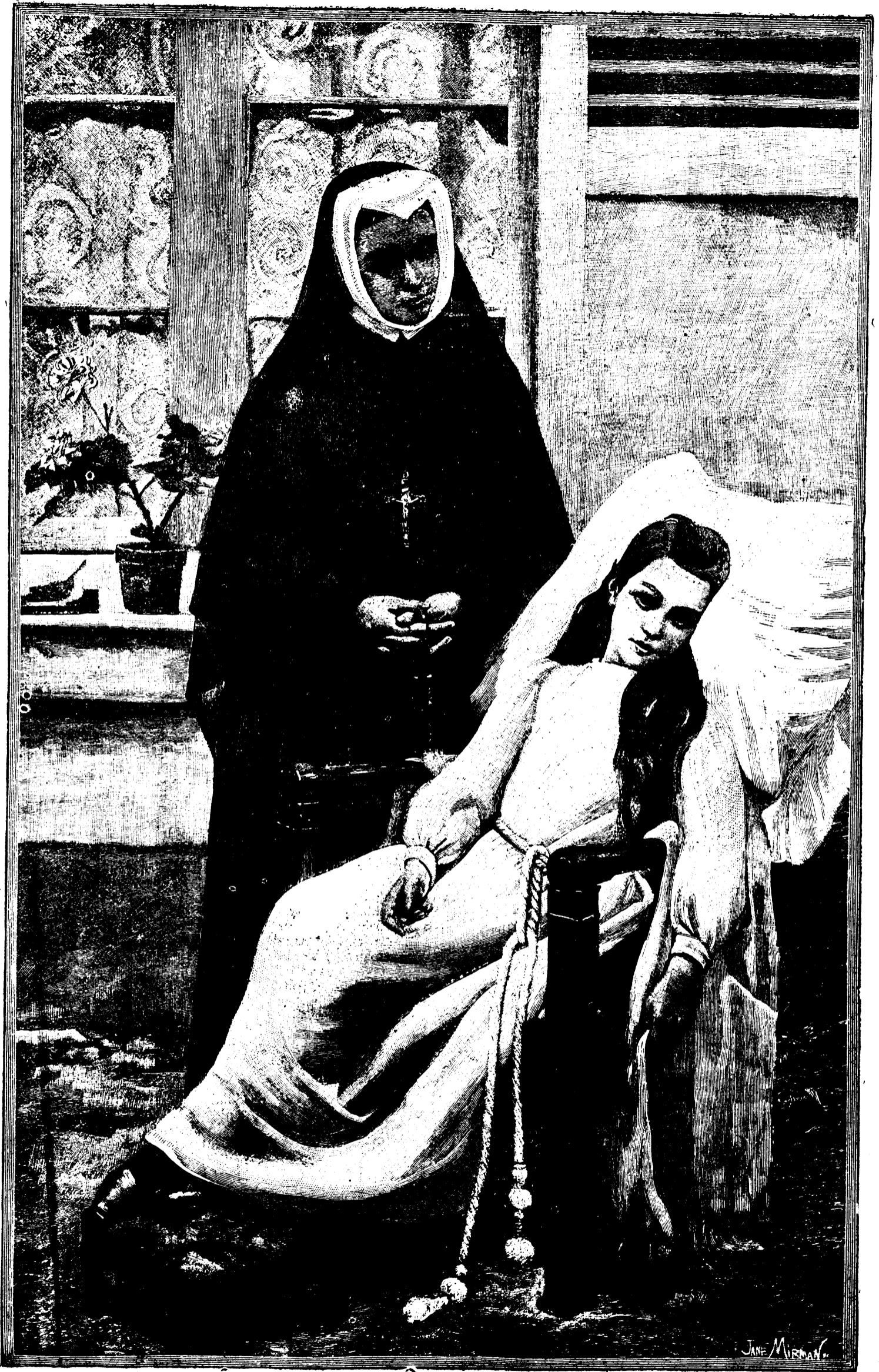
Les magnifiques gravures photographiques, telles que nous les reproduisons, sont de M. J.-N. Laprés, l'artiste si habile, dont la réputation n'est plus à faire.

JULES SAINT-E.

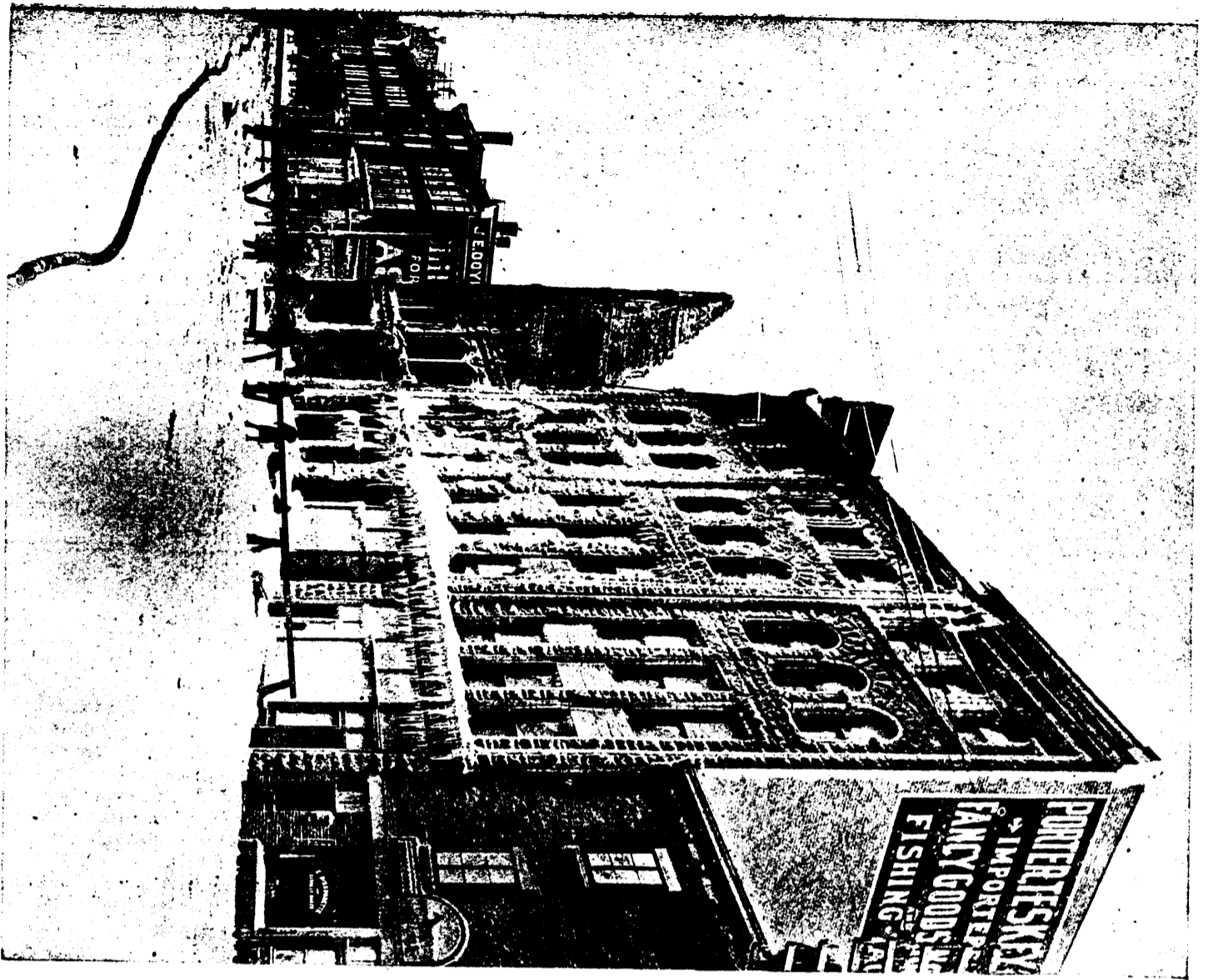
Nous accusons réception d'une brochure de 800 pages, ayant pour titre : *Hoffmann's Catholic Directory*, et publié par Hoffmann, Bros., Milwaukee, Wis. Le volume est accompagné d'une carte des Etats-Unis indiquant les divisions des divers diocèses. Nos remerciements à qui de droit.



La victime Honoré Thériault



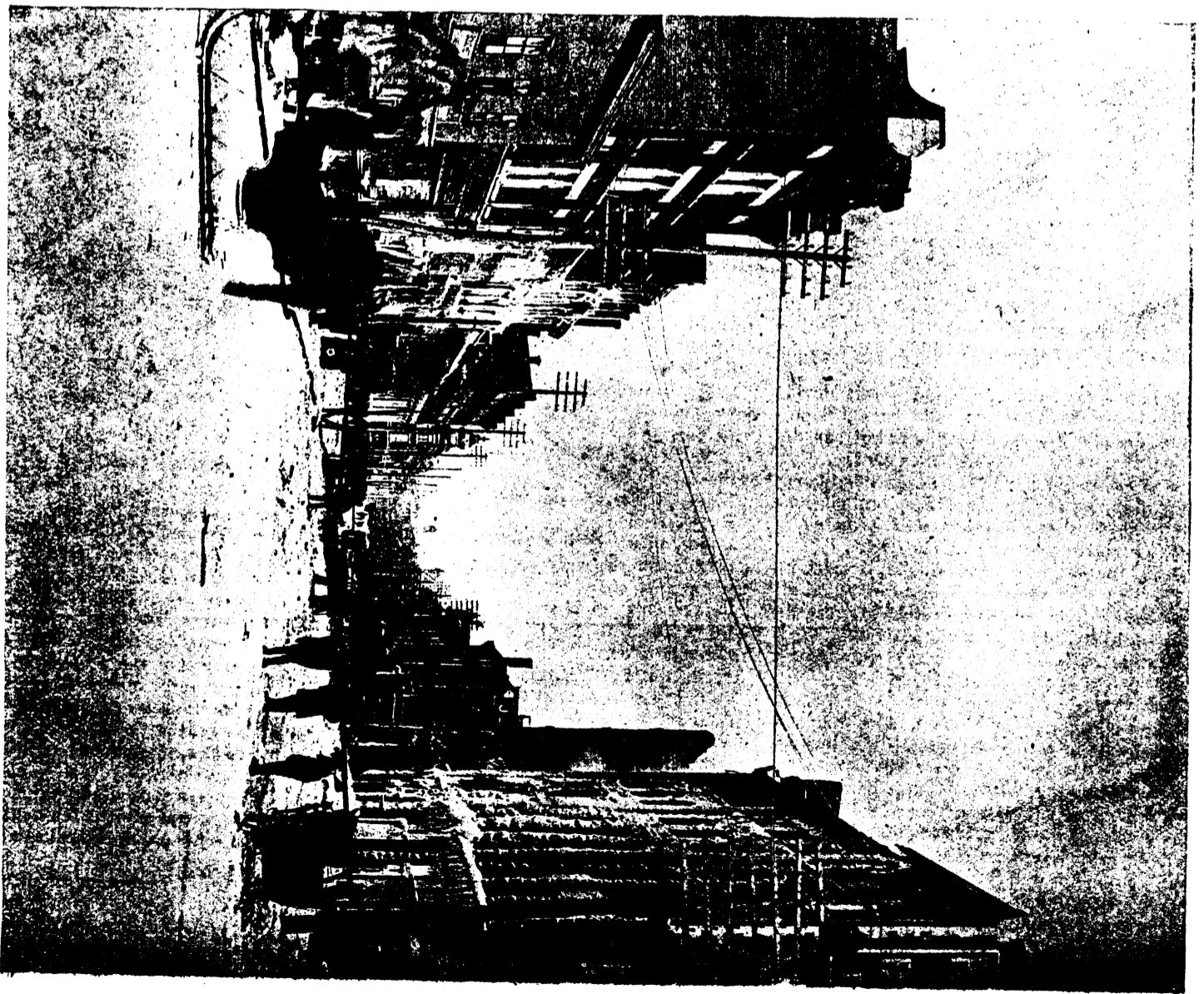
PEAUX-ARTS — CONVALESCENCE, TABLEAU DE M. BIANI



LES RUINES DES ENTREPOTS HOLLAND ET O'GILVIE, SUR LE COTÉ SUD DE LA RUE

MONTREAL — LE GRAND INCENDIE DE LA RUE SAINT-JACQUES

Photographies Laptès—Photogravure Amstrong



VUE GÉNÉRALE DU THÉÂTRE DE L'INCENDIE



CHARITÉ

“ Donnez ! Il vi-nt un jour où la terre nous laisse,
“ Vos aumônes là-haut vous font une richesse ”

V. H.

Sur les toits temp's le vent,
Froide, épaisse, tombe la neige
Le givre aux rameaux se suspend :
C'est l'hiver et son blanc cortège !

Au sein des plaisirs et du bruit
Le riche se grise de joie ;
Et là, dans son affreux réduit,
Le pauvre à la peine est en proie.

O vous tous, qu'un sort généreux
A fait naître dans l'opulence,
Sachez, ah ! sachez rendre heureux
Ceux qui souffrent de l'indigence !

Calmez leurs profondes douleurs !
Ils n'ont rien donnez-leur l'obole !
So l'agez-les ! Sechez leurs pleurs !
A tous une bonne parole !

Alors vous sourira le Ciel !
Et, pour vous, dans le sanctuaire,
Le pauvre, priant l'Éternel,
Égrènera son vieux rosaire.

JACQUES BEAUMONT

LA BOHÈME SESSIONNELLE



VOILÀ un titre qui signifie peu de choses, qui ne veut même rien dire pour certaines personnes, mais enfin, je l'emploie, *Honni soit qui mal y pense.*

On dit bien la bohème étudiante, pourquoi ne dirait-on pas la bohème sessionnelle ?

La première est bien connue, à Montréal comme à Québec ; elle se compose généralement d'un certain nombre de jeunes gens pauvres, courageux, remplis de talent et d'ambition, arrivant la tête basse à l'université où leur cours n'est pas encore payé, et la tête haute à la maison de pension où l'on paie en “ monnaie d'espérance.”

Voilà de véritables héros ; pour conquérir le droit de porter la toge ou de manier le scalpel du médecin, ils sont exposés à une foule de petites humiliations qu'ils supportent d'ailleurs assez gaïement.

Mais la bohème sessionnelle, qui aurait deviné son existence ? Et pourtant, elle existe depuis longtemps et elle est établie aujourd'hui sur des bases solides ; je lui prédis de longs jours. Mais de quoi se compose-t-elle ? De journalistes, jeunes avocats, médecins et notaires et d'aspirants comme tels, enfin de tous ceux qui ont pied à terre à la Chambre parlementaire pendant la session.

Pour le présent, nous sommes dix, dûment incorporés—il y a les membres honoraires—; j'ai dit nous sommes, donc j'en fait partie. Je n'aurais pourtant pas voulu le faire savoir au public, mais enfin le mot est lâché et il est trop tard pour y revenir.

En arrivant de Montréal, tous les dix, et en descendant à la gare, nous nous tenions tous par la main afin de ne pas nous égarer dans les rues tortueuses de Québec. Le cœur bien triste, les lèvres encore palpitantes du doux baiser reçu au départ, nous nous mimes à la recherche d'une maison où, côte à côte, nous pourrions dormir en paix après avoir fait revivre chaque soir les vieux souvenirs.

La bohème est poétique et tendre ; elle a les larmes faciles et grand fut son désespoir quand, après une journée de recherches, elle dût se contenter de deux chambres ne pouvant contenir chacune que cinq personnes. La bohème est aussi

ingénieuse, et le même soir, au moment où minuit sonnait lentement à la basilique, la mince cloison qui séparait les deux chambres était enlevée et les planches accumulées dans un coin.

La bohème avait ses quartiers généraux, comme toute corporation bien organisée.

Ce n'est pas une mince affaire que d'être clerc sessionnel ; pour remplir une charge aussi importante, deux qualités sont indispensables. Le clerc sessionnel doit être célibataire ; un homme marié ne pourrait y vivre convenablement, et le spectacle d'une misère ambulante déplaît toujours aux politiciens. Ensuite il lui faut l'énergie et le talent—ce qui ne manque jamais—d'avoir dépensé jusqu'au dernier sou, le vendredi soir, le maigre salaire qui lui sera payé le lendemain, autrement on pourrait l'accuser de se faire des rentes aux dépens du pauvre peuple.

Inutile de dire que nous remplissons les conditions voulues ; de sorte que nous sommes des clercs sessionnels exemplaires et des bohèmes de bon goût.

Un écrivain a dit : “ Donnez moi votre nom et j'écrirai des volumes sur votre compte.” Il est donc important que le public connaisse les noms des principaux personnages de la bohème.

D'abord, le chef de la bande, Jumbo, surnommé ainsi à cause de son épaisseur, de sa haute stature, de ses “ pattes d'ours ” et de son caractère pacifique. Homme de l'avenir, d'un talent extraordinaire, il n'en est pas plus fier pour cela, et il laisse même échapper un petit soupir de satisfaction lorsqu'on l'interpelle par son nouveau nom.

Un soir pourtant, il s'est fâché, colère de courte durée, il est vrai, mais enfin c'était une colère, et, de la part de Jumbo, c'était tout un événement. Avait-il raison d'être froissé contre moi, c'est aux lecteurs à en juger. Je rapporte sommairement les faits.

A l'occasion de l'arrivée des “ messieurs de Montréal,” notre maîtresse de pension, excellente femme s'il en fût, organisa une soirée en notre honneur, et je fus le premier descendu au salon et introduit le premier aux charmantes Québécoises réunies là.

Notre ami commun, notre chef, arriva quelques minutes après, et je jugeai à propos de le présenter à mon tour. Malheureusement, l'habitude, cette mauvaise habitude, un peu de gêne, l'oubli des noms, enfin, je dis tout bonnement :

—Mesdemoiselles, je vous présente M. Jumbo, clerc sessionnel, président de la bohème et étudiant....

J'en avais trop dit, ce que j'avais dit était bête, je comprenais l'énormité de ma faute, mais que faire ? J'avais bien remarqué un sourire effleurant les lèvres roses de ces charmantes jeunes filles ; j'avais bien remarqué la pâleur subite suivie d'un rouge d'écarlate sur la figure de mon ami, mais, encore une fois, que faire ?

Et le résultat :

—M. Jumbo, faites-nous donc un peu de musique, dit une voix douce.

Et une autre :

—M. Jumbo, chantez-nous donc une romance, et ainsi de suite.

N'était ce pas assommant ?

Et le comble :

—Quel genre de mort préférez-vous, M. Jumbo ?

—Oh ! moi, je n'ai pas le choix. Je mourrai écrasé par les chars.

—Ecrasé par les chars, est-ce une maladie dans votre famille ? dit une blonde espiègle que j'aurais voulu voir ailleurs.

Et mon ami de répondre :

—Mon oncle est mort de cette manière-là.

C'était trop, je m'esquivai.

Voilà la première aventure de notre chef.

Après Jumbo, vient Sambo, titre usurpé à un nègre qui se prétendait le plus grand comique du monde et qui nous avait endormi un bon soir, au Théâtre Royal, faubourg Saint-Roch.

Puis Pilate, jeune *dude* qui a le talent de se laver les mains après chaque *mauvaise affaire* où il nous fourre trop souvent.

Et il y a encore le *dentiste*, un bon, celui-là, un peu bavard, mais... nous dirons plus tard pourquoi il porte ce pseudonyme.

Oublierons-nous *P'tit-père* ? Impossible, c'est un

des personnages les plus importants. Il avait le malheur, le brave garçon, de porter de petits favoris roux, et, un jour, une jeune fille le rencontrant, rue Saint-Louis, dit :

—Oh ! regarde donc ce *p'tit père*.

Et lui, froissé, de répondre :

—*P'tite mère*.

Le nom est resté naturellement, et déjà *p'tit père* et *p'tite mère* sont en excellents termes, et on parle d'un mariage pour le printemps.

Le Somnambule n'a qu'un mérite : il est somnambule et cela veut tout dire.

Voilà les principaux personnages de la bohème. Joueront-ils un rôle important. Je l'espère et je tiendrai les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ au courant de leurs exploits.

Mathias Filion

Casernes de La Bohème, Québec, janvier 1893.

M. CASIMIR-PÉRIER

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS
FRANÇAISE

M. Jean Casimier-Périer est né à Paris en 1847. Son visage, ses yeux clairs indiquent la fermeté et la décision. Son allure est tout à fait militaire, quoiqu'il n'ait appartenu à l'armée que pendant la guerre. Il commandait alors la compagnie des mobiles de l'Aube. Il fut cité à l'ordre du jour, et sa belle conduite au combat de Bagnaux lui valut la décoration.

Son grand-père est l'illustre homme d'Etat qui fut président du conseil de Louis-Philippe. Son père fut ministre de M. Thiers.



Le nouveau président de la Chambre, qui est très indépendant et très riche, était destiné à une brillante carrière politique ; il a une grande valeur personnelle. Chef du cabinet de son père sous la présidence de M. Thiers, il devint peu après conseiller général de l'Aube, puis député de Nogent-sur-Seine en 1876. Depuis lors, il a siégé sans interruption au Parlement, et devint successivement sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique, puis au ministère de la Guerre.

Les grandes questions de finances et les questions militaires l'ont surtout préoccupé, et il a prouvé sa compétence à la Commission de l'armée et à la Commission du budget, dont il fut le président autorisé.

Vice-président de la Chambre, il s'est trouvé naturellement désigné au fauteuil de M. Floquet par la confiance de ses collègues.

La grande valeur de la Sarsepareille comme remède pour le catarrhe est proclamée par des milliers de personnes qu'elle a guéries.

NOTES & FAITS

Edison et la calvitie

D'après un journal américain, M. Edison s'occupait en ce moment d'études physiologiques : il chercherait les causes qui déterminent la calvitie chez l'homme. Il croit avoir observé que les gens chauves meurent jeunes, tandis qu'une chevelure abondante serait un brevet de longue vie. L'observation le satisfait en ce sens que lui-même est très favorisé au point de vue capillaire.

Iles des Cocos ou Keeling

Ces îles dépendent encore du Gouvernement des Détroits auquel elles ont été réunies par décision parlementaire en date du 1er février 1886 ; mais elles appartiennent à l'Angleterre depuis 1857. Elle se trouvent à 700 milles Sud-Ouest de Batavia au large de la côte occidentale de Java. La plus grande mesure 5 milles de long sur $\frac{1}{4}$ de mille de large. Leur nom vient de ce qu'elles sont entièrement couvertes de cocotiers qui fournissent à l'exportation des noix, de l'huile et du coprah (amande sèche).

L'arbuste créosote

C'est le surnom donné par les Mexicains au *Larrea Mexicana*, à cause de l'odeur désagréable qu'il dégage. C'est une des rares plantes qui poussent dans les déserts situés entre le Texas, l'Arizona et le Mexique. C'est un arbuste suant la résine par toutes les pores, avec de petites feuilles toujours vertes et des fleurs jaunes. Il passe pour avoir de grandes propriétés médicinales auprès des gens du pays, mais comme les vertus curatives qu'on lui attribue s'appliquent à tous les maux, on y ajoute peu de foi dans les milieux éclairés.

Histoire des mots et locutions

Les mots *brocanter* et *brocanteur*, assure le chercheur du *Musée des Familles*, prirent naissance au XVIIe siècle. Ménage qui les avait vu introduire dans la langue de son temps, était au désespoir de mourir sans en avoir pu connaître l'origine.

Burchard, bénédictin qui fut nommé évêque de Vienne en 1012, par l'empereur Conrad, était un prélat d'une grande érudition. On a de lui *Le grand volume des décrets* en XXII livres. Les auteurs le nommèrent *Burcardus* ou *Brocardus*. Or, comme son ouvrage est rempli de sentences et d'une critique souvent assez maligne, on donne le nom de *Brocardi* à ces réflexions et à certains traits malins qui blessent l'amour propre.

Le plus vieil herbier du monde

Le plus vieil herbier du monde se trouve dans le musée des antiquités égyptiennes du Caire. C'est une collection remarquable de plantes séchées, provenant des tombeaux où étaient conservées les momies. Elles avaient été placées là par les Egyptiens, comme offrandes à leurs morts. Quelques unes de ces fleurs sont très bien conservées ; en les traitant à l'eau chaude, on leur rend toute leur souplesse et leur couleur. Ces fleurs ont été trouvées dans des sépultures datant du quatrième siècle avant J.-C. Ce sont des lotus blancs et bleus, des pavots rouges, des alcées orientales, des chrysanthèmes, des carthames, des grenades, des feuilles de saule, de la menthe et divers légumes.

Février

Le mois de Février, du temps des Romains, était sous la protection de Neptune. Ils le représentaient, à peu près comme dans notre gravure, sous la forme d'une femme vêtue de bleu, dont la tuni-

que est relevée par une ceinture. Elle tient entre les mains un oiseau aquatique, et porte sur la tête une urne d'où l'eau coule en abondance, pour désigner que c'est le mois des pluies ; ce que l'artiste a figuré ici par une aiguière antique, et, comme chez les anciens, des poissons à ses pieds.

Ce mois tire son nom de *Febura*, surnom de Junon, considérée comme déesse des expiations que les Romains faisaient en ce mois pour les mânes des morts. Pendant ces fêtes, on offrait des sacrifices à Junon, à Pluton, et aux autres dieux infernaux.



FEVRIER conduit par les Poissons

Ce mois, qui n'a jamais plus que 28 jours, sauf les années bissextiles, 29, était appelé, par les anciens, mois malheureux, parce qu'il était consacré à Typhon, ou au mauvais génie qui avait coupé le corps d'Osiris en vingt huit morceaux.

Les *Poissons*, qui forment la constellation ou la douzième signe du Zodiaque, sont ceux qui portent sur leur dos *Vénus* et *l'Amour*.

Vénus, fuyant la persécution du géant Typhon, ou Typhoé, accompagnée de son fils Cupidon, fut portée au-delà de l'Euphrate par deux poissons, qui pour cela furent placés dans le ciel. *Ovide*, en contant cette fable, fait la généalogie de ces poissons, et leur donne pour père un poisson, qui avait procuré de l'eau à Isis, un jour qu'elle était extrêmement altérée. D'autres prétendent que ce furent les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune, et par reconnaissance, celui-ci obtint de Jupiter une place pour eux dans le Zodiaque.

Jeanne Ière, reine de Naples



Jeanne Ière, reine de Naples, qui fut la fille de Charles, duc de Calabre, naquit dans ce duché, en 1328, et hérita de bonne heure de la couronne napolitaine, car elle n'avait que quatre ans lorsque les nobles de son petit royaume lui prêtèrent le serment d'allégeance. Son couronnement fut fixé au 20 septembre 1345, mais le meurtre de son époux André retarda cet événement et la plongea dans une profonde douleur. Elle vécut au milieu d'intrigues, de complots, et de cabales. En 1347,

elle épousa Louis, roi de Hongrie qui mourut en 1352. Son troisième et dernier mari fut l'aimable et accompli chevalier Othon de Brunswick.

Jeanne fut à son tour assassinée le 22 mai 1382, après un règne de 39 ans.

RECETTES UTILES

Procédés pour conserver les verres de lampe.—Il arrive souvent qu'un verre de lampe se brise au moment où l'on allume la lampe. D'autres fois sa rupture se produit sans cause appréciable.

1er procédé.—Il suffit de mettre dans un vase plein d'eau les verres qui doivent y tremper entièrement. On fait chauffer sur un feu modéré jusqu'à complète ébullition. On retire alors le verre et on le fait sécher à la chaleur. Il faut qu'il ne conserve aucune humidité, au moment où on le place sur la lampe. Cette épreuve est infaillible.

2e procédé.—On rend aussi incassables les verres de lampe en pratiquant avec un diamant une légère fente à l'une des extrémités des verres.

3e procédé.—On peut rendre encore les verres de lampes incassables en les trempant à une certaine température dans un bain composé de matières grasses, cire, huile goudron, etc....

Procédé pour empêcher les carreaux de casser.—Très souvent, les carreaux, les miroirs cassent pendant leur transport ; non qu'ils aient été soumis à un choc violent, de trop fortes vibrations y suffisent.

C'est ce qui arrive encore quand on enterre un grand homme, les vibrations produites par les décharges d'artillerie, font souvent voler en éclat les vitres des croisées.

Pour épargner ce chagrin supplémentaire aux personnes qui déménagent, nous leur conseillons de coller de longues bandes de papier sur les vitres des armoires, sur les glaces.... Cela suffit pour empêcher de vibrer et de se casser.

Procédé pour empêcher la buée de se former sur les vitres.—Le moyen d'empêcher la buée de se former sur les vitres consiste à les frotter avec un linge légèrement imbibé de glycérine. La glycérine du commerce, non en pharmacie, se vend quatre francs le litre.



Mde Amanda Paisley

Pendant plusieurs années une fidèle de l'église Episcopaliennne Trinité, à Newburgh, N. Y., dit toujours MERCI à la Sarsepareille de Hood. Elle souffrait depuis des années de l'*Eczema* et des *Scrofules* sur la figure, la tête et les oreilles, ce qui la rendit sourde presque toute une année et affecta sa vue. A l'étonnement de ses amis, la

Sarsepareille de Hood

avait opéré une guérison, et maintenant elle entend et elle voit aussi bien qu'elle jamais. Pour plus amples détails sur son compte, s'adresser à C. I. HOOD, Lowell, Mass.

Les PILULES de HOOD sont faites à la main, et sont parfaites de condition, de proportion et d'apparence.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

CHOSSES ET AUTRES

- A Dudelong (Australie) il y a un arbre de 450 pieds de haut. On croit que c'est le plus haut qui soit connu.

- Il se fait un mouvement dans les cercles protestants pour fonder en une seule les sectes méthodiste et presbytérienne.

- Il est encore question de réunir Brooklyn à New York, ce qui donnerait à cette dernière une population de 3,000,000 d'âmes.

- On vient de trouver en Egypte, dans une tombe, une flûte absolument intacte, bien qu'elle ait au moins trois mille ans d'existence. On a pu en jouer, et on a trouvé que le son de cette flûte ne ressemble en rien à la flûte moderne; mais par contre les notes sont identiques à celles de la gamme moderne; ce qui dérange un peu les idées qu'on s'était faites de la musique antique.

- Un médecin allemand prétend que plupart des ivrognes peuvent être guéris de ce vice en suivant un traitement bien simple et bien agréable: en mangeant des pommes à chaque repas. Les pommes, dit le Dr Taplett, mangées en grandes quantités, possèdent la propriété d'éteindre entièrement l'appétit insatiable qu'ont les ivrognes pour les boissons. Le docteur ajoute qu'il en a guéri plusieurs par ce simple traitement.

L'âge et la profession des ministres fédéraux: Thompson, avocat, 48 ans; Ouimet, avocat, 49 ans, Bowell, imprimeur, puis financier, 69 ans; Haggart, attaché au commerce de bois, 46 ans; Patterson, avocat, 62 ans; Angers, avocat, 54 ans; Costigan, avocat, 57 ans; Foster, professeur, 45 ans; Tupper, avocat 37 ans; Oaron, avocat, 46 ans; Daly, avocat, 40 ans; Ives, avocat et agronome, 51 ans; Smith, financier, 60 ans; Carling, industriel, 64 ans; Wood, entrepreneur, 40 ans; Curran, avocat, 50 ans; Wallace, marchand de farine, 48 ans.

CATARRHE DANS LA TETE

Voilà un mal qui tient au mauvais état du sang bien sûr, et ce qu'il faut c'est de purifier celui-ci pour celui-là. La Salseparille de Hood est le meilleur purificateur du sang, elle a guéri maints cas, très mauvais, de catarrhe. Elle donne appétit et refait le système.

Les Pilules de Hood agissent particulièrement sur le fiele, le tirant de la torpeur pour le rappeler à ses devoirs naturels. Excellent médicament domestique.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à O Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

UNE DOSE

LE GRAND TAKE THE BEST

SHILOH'S CURE.

Remède contre la toux \$5c, \$10c, \$1

Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

LOTTERIE DU PEUPLE LA SEULE AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE DE QUEBEC

10 cents - BILLETS - 10 cents PROCHAIN TIRAGE

Mardi, le 28 Février 1893

PRIX CAPITAL \$1,500.00

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 1 Lot valant \$1,500.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 125.00, 2 Lots valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 200 do 1.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 100 Lots valant \$2.50, 100 do 1.50, 100 do 1.00, 999 do .50, 999 do .50.

3134 Lots valant \$5,274.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE METHODE NOUVELLE

Privées, en classes, à résidence. Travaux de traduction et rédaction. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee 2269, RUE STE-CATHERINE

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

VIN DE VIAL PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir: ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUÏSEMENT NERVEUX. Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces. J. VIAL, Chimiste, Lyon, France. Échantillons gratuits envoyés aux médecins. S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S. - Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

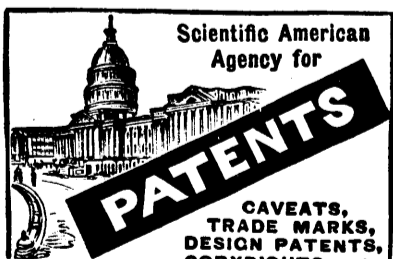


REGULATEUR de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le 'Régulateur de la Santé de la Femme' du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Saint-Nicolas, journal illustré pour parents et enfants. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 21 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Lotterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, c. ses franchises d'argent, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1873, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu sem-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix premiers mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nois certifiions par l'écrit et tes que nous sur-veillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Signatures of J. E. Ench and M. A. L. L.

Commissaire

Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. W. Walsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. A. O'Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koan, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 14 MARS 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1 PRIX DE \$75 00 est. \$75,000, 1 PRIX DE 20,000 est. 20,000, 1 PRIX DE 10,000 est. 10,000, 1 PRIX DE 5,000 est. 5,000, 2 PRIX DE 2,500 est. 5,000, 5 PRIX DE 1,000 est. 5,000, 25 PRIX DE 500 est. 12,500, 100 PRIX DE 200 est. 20,000, 200 PRIX DE 100 est. 20,000, 300 PRIX DE 60 est. 18,000, 500 PRIX DE 40 est. 20,000.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 100 PRIX DE 100 est. 10,000, 100 PRIX DE 50 est. 5,000, 100 PRIX DE 4 est. 4,000.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1,998 PRIX DE 20 sont. 39,96, 3,434 prix se montant à. \$165,460.

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT. - Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons sur les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION. - La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance nécessaire de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

—Vous pourriez peut-être dire dans le monde entier, fit le Canadien, devenu rêveur.

—Quoi ! vous supposez que, même en Australie ?...

—Je ne suppose pas, je suis sûr... Vous n'avez donc pas remarqué que ces invincibles bush-rangers qui nous poursuivent, et dont Willigo a constaté la présence à quelques kilomètres en arrière de nous, ont essayé de nous faire massacrer par les Dundarups ?

—Oui ; mais je ne vois pas...

—Des bush-rangers qui n'auraient eu d'autre but que de découvrir l'emplacement du placer où nous nous rendions eussent attendu, avant de nous faire tuer, que nous fussions parvenus au terme de notre voyage.

—Vous avez raison, cela est si simple que je m'étonne de n'y avoir pas pensé plus tôt.

—Oh ! il n'y a pas l'ombre d'un doute à avoir à cet égard, je connais trop l'avidité de tous les batteurs d'estrade et autres écumeurs du Buisson pour ne pas avoir dès le début compris qu'ils étaient enrôlés au service d'une vengeance particulière, et je ne savais que penser, car je ne me connais pas d'ennemi capable d'enrôler une expédition et de payer ma mort, qui ne rapporterait rien, assez cher pour qu'une douzaine de bush-rangers osent venir affronter ma carabine dans le Buisson. Tout m'est expliqué aujourd'hui...

Après quelques instants de réflexion, il ajouta, tout frémissant de colère :

—Ah ! c'est à un Lauragais d'Entraygues qu'on en veut !... Eh bien, quelle que soit la puissance occulte qui s'attache à ses pas, je lui montrerai ce que peut un vieux coureur des bois qui a lutté de ruses avec les Comanches et les Apaches, un batteur du Buisson australien qui depuis dix ans joue sa vie contre cette armée de convicts et de brigands que l'Angleterre déverse sur ce pays... A nous deux maintenant ! S'il faut de l'or, nous en aurons plus que la Royal-Bank et le Stock-Exchange n'en ont jamais possédé dans leurs caves ; s'il faut une troupe d'hommes énergiques, déterminés, prêts à tout et dévoués jusqu'à la mort, je me charge de la trouver. Ah ! nous allons faire une telle garde autour de lui que nul ne pourra toucher à un cheveu de sa tête, et si son bonheur y est engagé, je me charge d'enlever la princesse de son couvent de Saint-Petersbourg et son père de la Sibérie, à la barbe de la police russe.

—Ah ! monsieur Dick, comment vous remercier !...

—Je paye la dette de mon père, Laurent... Mais il est temps de partir ; il serait imprudent de rester trop longtemps ici, maintenant surtout que nous n'avons plus à compter sur l'aide de Willigo. Veuillez réveiller monsieur le comte, voilà près de deux heures qu'il repose.

—Ne l'appellez pas ainsi, M. Dick... il m'a trop recommandé de ne trahir à aucun prix son incognito.

—Ecoutez, Laurent, répondit le trappeur, je ne pourrai plus me résoudre à l'appeler tout simplement Olivier comme il m'en avait prié ; de plus, les intérêts en jeu sont trop graves pour qu'il ne sache pas sur quel dévouement il peut compter. Ne va-t-il pas falloir que nous puissions nous concerter à chaque instant sur le plan que nous devons suivre ? De toute façon il vaut mieux qu'il sache ce qui s'est passé entre nous et les révélations que vous m'avez faites ; du reste, n'ayez nulle crainte, je me charge de tout lui apprendre.

CHAPITRE III

Le réveil de Gilping.—Aspect géologique du kra-fenou.—Bouleversements volcaniques.—Le fils et le petit-fils du héros de l'Indépendance.—A la vie et à la mort.—Le portefeuille perdu.—Egarés sous terre.—Une explosion.

Olivier se leva frais et dispos et prêt à affronter de nouvelles fatigues. Pour se donner du courage, il prit un portefeuille qu'il gardait précieusement sur son cœur et lui donna un long baiser. Il n'en fut pas de même de John Gilping, que l'on fut obligé de secouer pendant un grand quart d'heure avant de le décider à se remettre sur ses jambes. Avec un sang-froid tout britannique, il trouvait extraordinaire que ses compagnons ne respectassent pas son sommeil du moment où il avait besoin de repos.

Réveillé en sursaut au milieu d'un de ses rêves mystico-alcooliques, dans lesquels il avait l'habitude de voir ces mécréants de papistes bouillir dans la grande chaudière de Lucifer, il prit d'abord, grâce aux fumées mal dissipées du brandy, le Canadien pour un suppôt de l'enfer, la vaste crypte avec ses reflets fantastiques de lumière y prêtait du reste quelque peu.

Vade retro, Satanas ! Arrière, Satan ! lui dit-il d'une voix que la peur faisait bégayer. Esprit du mal, que veux-tu de moi ?

—Mais rien, master Gilping, répondit le trappeur en riant, je désire seulement vous prévenir que l'heure du départ est arrivée.

Le brave prédicant n'avait pas le réveil gracieux, et tout en frottant ses gros yeux à poing fermé, il se mit à marmotter une série de réflexions dont quelques-unes parurent maisonnantes sans doute aux oreilles du Canadien, car, à bout de patience, ce dernier lui répondit d'un ton sec :

—A votre aise, master Gilping ; mais je dois vous prévenir que si, dans cinq minutes vous n'êtes pas prêt, nous partirons sans vous, et vous aurez tout le temps de vous reposer en paix.

—Ces Anglais sont tous les mêmes, fit Dick en s'éloignant de lui, je n'ai jamais vu de pareils égoïstes, ils s'imaginent volontiers que les autres hommes n'ont été créés et mis au monde que pour les servir.

Rien n'est plus vrai, en général, que cette réflexion arrachée au Canadien par la mauvaise humeur de Gilping, et s'il est une chose qui doive étonner, c'est de voir la singulière manie de certains écrivains français, qui s'en vont toujours chercher quelque citoyen d'Albion pour en faire dans leurs romans des types de grandeur d'âme, de générosité chevaleresque, de bravoure et de désintéressement, et cela aux dépens de leurs propres compatriotes, à qui ils ne se gênent pas de faire jouer des rôles ridicules. Il faut, en vérité, n'avoir jamais dépassé les fortifications pour ignorer que la générosité, la grandeur d'âme et le désintéressement, sont des qualités absolument anti-britanniques, et que le caractère national de ce peuple, qui bombarde Copenhague en pleine paix, écrase les Chinois pour vendre l'opium qui les abêtit, brûle Alexandrie uniquement pour détruire le commerce français, et nous injurie chaque matin avec un ensemble touchant dans ses journaux, peut se dépeindre en trois mots : personnalité, mauvaise foi et égoïsme.

Il n'y a qu'un moyen de rabattre leur insupportable morgue, c'est de leur répondre comme notre Canadien à Gilping, on n'a plus alors devant soi que des gens plats et obséquieux.

Ce dernier, en effet, ne se fit point tirer davantage l'oreille, et les cinq minutes accorlées n'étaient pas écoulées qu'il était prêt à suivre ses compagnons de route.

Après avoir de nouveau examiné avec soin les diverses portes qui s'ouvraient dans l'immense crypte, Dick et Olivier, furent d'avis en tenant compte de la recommandation de Willigo, de choisir celle qui se trouvait, la plus rapprochée de la troisième source. C'était la seule en effet qui répondit logiquement à la désignation du chef. Elle était du reste grande et spacieuse et semblait être la continuation naturelle de la partie du kra-fenou que la petite troupe avait déjà parcourue.

Le sol était couvert d'une couche de sable ténu et léger qui rendait la marche des plus faciles.

On se mit en route dans le même ordre que précédemment, Dick et Olivier en tête conduisant le mulet, puis Gilping et Pacific ; quant au brave Laurent, il s'était lui-même chargé volontiers du soin de représenter l'arrière garde, et bien qu'aucun danger apparent ne fût à craindre, depuis que Dick avait ouvert les yeux du fidèle serviteur sur le genre d'ennemis auxquels il était possible qu'ils eussent affaire, il se retournait à chaque instant et s'arrêtait pour inspecter, malgré l'obscurité, l'espace qu'on venait de parcourir et écouter si aucun bruit révélateur ne viendrait donner un corps à ses soupçons.

La configuration de la tranchée, nous venons de le dire, pouvait laisser supposer qu'elle n'était que la suite de la partie parcourue le matin même par la petite troupe ; cependant si nos fugitifs eussent possédé des connaissances plus complètes en géologie, ils eussent compris, avec une certaine inquiétude, que les roches n'étant pas de la même formation, ne pouvaient appartenir à la même période de soulèvement, et peut-être fussent-ils partis de là pour concevoir quelques doutes sur la route qu'ils suivaient ; de plus, le chemin au lieu de remonter vers le sol persistait à plonger vers l'intérieur, ce qui, en dehors de toute autre remarque, commençait à donner au Canadien de sérieuses appréhensions.

Mais, comme ni le Canadien, ni Olivier ne s'étaient livrés à des études spéciales sur les différentes couches qui composent la croûte solide du globe ainsi que sur la positions normales qu'elles occupent, ils ne pouvaient concevoir de ces faits aucune inquiétude particulière, seule l'attention de Dick, ainsi que nous venons de le dire, avait été mise en éveil par la constante déclivité du terrain. Il ne songeait pas encore que peut-être ils n'étaient pas dans la bonne voie, mais il se demandait déjà avec une certaine anxiété, en calculant le temps qu'ils avaient mis à descendre, combien il leur faudrait encore d'heures pour remonter à la surface, en admettant que la route reprit avec une pente proportionnée sa direction ascensionnelle.

Cependant il ne jugea pas à propos de communiquer encore ses impressions à Olivier, qu'il traitait, depuis les confidences que Laurent et lui avaient échangées, avec une déférence et un respect dont le jeune homme finit par s'apercevoir ; ainsi il s'inclinait à demie chaque fois qu'il lui adressait la parole ou répondait à une de ses questions et évitait avec un soin

méticuleux toute tournure de phrase qui l'eût obligé à l'appeler familièrement par son nom.

—Ah ! ça, mon cher Dick, qu'avez-vous donc ? finit par lui dire Olivier, en souriant. Je vous trouve, depuis quelques instants, d'une cérémonie à mon égard qui commence à m'inquiéter.

—Mais je n'ai rien, je vous assure, répondit le trappeur, évidemment embarrassé. Depuis quelques instants, je songeais à mon père, à mon pays. Avez-vous jamais été en Amérique ?

Il allait ajouter *monsieur le comte*, mais il se retint à temps ne voulant pas brusquer le dénouement.

—Je ne connais pas ce beau pays, mon brave ami, fit le jeune homme ; mais j'en ai beaucoup entendu parler par mon aïeul, mort, il y a quelques années, à un âge très avancé. Il avait fait toutes les campagnes de l'Indépendance sous Lafayette et n'avait pas de plus grand plaisir que de me raconter les péripéties de sa vie militaire ; une fois sur ce sujet, il tarissait plus, et moi je ne me lassais jamais de l'entendre. Il avait une mémoire extraordinaire et se souvenait non seulement des plus petits faits, mais encore du nom de tous ses compagnons d'armes ; j'ai toujours eu, depuis cette époque, grande envie d'aller visiter ces lieux qui ont si fort excité la curiosité de ma première jeunesse.

—Mon père aussi a fait toute la guerre de l'Indépendance, répondit le Canadien d'une voix que l'émotion faisait trembler.

—Alors il s'est trouvé sur les mêmes champs de bataille que mon aïeul ?

—Et dans le même corps d'armée, il a servi sous Lafayette.

—Sous Lafayette ?

—Oui ! il commandait une compagnie du régiment de Pennsylvanie.

—De Pennsylvanie, continua Olivier dont l'intérêt était éveillé au plus haut point.

—Oui ; il m'a raconté que, fait prisonnier et sur le point d'être pendu, son colonel n'avait engagé la bataille de York-Town que pour le sauver.

—Et ce colonel s'appelait ? exclama le jeune homme sur le ton de gamme ascendante.

—Le marquis de Lauraguais d'Entraygues.

—C'était mon !... fit avec éclat Olivier ; mais il se mordit les lèvres et n'acheva point... , retenu subitement par la pensée de sa malheureuse situation.

—Oui ! c'était votre aïeul, s'écria le Canadien en brûlant ses vaisseaux... votre aïeul, M. le comte de Lauraguais d'Entraygues, et le fils du capitaine Lefaucheur est prêt à mourir pour vous !

La voûte du souterrain se serait abîmée sur la petite troupe qu'Olivier n'eût pas été plus surpris, plus abasourdi, que par cette brusque révélation à laquelle il ne s'attendait pas.

—Quoi ! vous savez ? balbutia-t-il, en relevant Dick qui lui embrassait les mains.

—Tout, exclama fortement ce dernier, qui maintenant ne craignait plus rien ; vos aventures de Russie et de France, les causes de votre départ pour l'Australie.

—Ah ! Laurent, Laurent ? je t'avais cependant fait jurer... .

Le fidèle serviteur était accouru.

—Pardonnez-moi, fit-il en pleurant, je souffrais de vous voir si malheureux.

—Ne le grondez pas ! supplia le Canadien ; vous dormiez, le brave garçon pleurait, j'étais ému ; les larmes appellent les confidences, nous nous sommes mutuellement conté nos peines... et c'est venu comme cela ! Ah ! si j'avais su plus tôt... nous ne serions pas ici ! J'aurais engagé tous mes compatriotes sur qui je puis me fier, et nous serions au placet... .

Et, à ces paroles, de grosses larmes coulèrent aussi sur les joues bronzées du vieux coureur de Buissons, qui se contenait depuis trop longtemps pour ne point finir par éclater.

Olivier lui pressait les mains, car l'émotion ne lui permettait pas d'articuler un mot, et il considérait avec une curiosité pleine de tendresse le fils de l'ancien compagnon d'armes de son ancêtre.

—Oui, c'est ma faute, monsieur le comte, continua le vieux trappeur quand il se fut un peu calmé. Est-ce que je n'aurais pas dû me douter que je n'avais pas affaire à un de ces aventuriers vulgaires que le seul appât de l'or a tire en Australie.

—Ne vous excusez pas, mon ami, répondit le jeune homme ; la générosité avec laquelle vous nous avez fait part de votre découverte ne vous donnait-elle pas le droit de nous associer à vos dangers ?

—Mais tout n'est point perdu ; hâtons-nous de sortir d'ici, et vous verrez ce dont Dick Lefaucheur est capable.

John Gilping, qui n'était pas encore revenu de sa somnolence alcoolique, n'avait rien compris à la scène d'attendrissement qui s'était jouée sous ses yeux. A chaque instant, le malheureux faisait quelque faux pas et déplorait le peu de hauteur du souterrain, qui ne lui permettait point, en ce moment, de s'installer sur le dos de Pacific. C'était, en somme, un compagnon de voyage peu agréable, et dont nos pionniers se proposaient de se défaire à la première occasion favorable, c'est-à-dire lorsqu'ils pourraient le confier à quelque guide indigène de bonne volonté.

Tout en continuant leur marche avec un redoublement d'ardeur, Olivier et Dick, dont l'amitié avait vieilli de vingt ans en quelques minutes, échangeaient à voix basse leurs confidences les plus intimes. Le jeune homme complétait celles que Laurent avait déjà faites au trappeur, et ce dernier l'écoutait avec un attendrissement paternel.

A un moment donné, Olivier voulut montrer à son ami le portrait sur lequel il avait déposé un baiser en quittant la crypte où ils avaient déjeuné ; mais ce fut en vain qu'il fouilla toutes les poches de son vêtement, le portefeuille dans lequel ce portrait se trouvait n'y était plus.

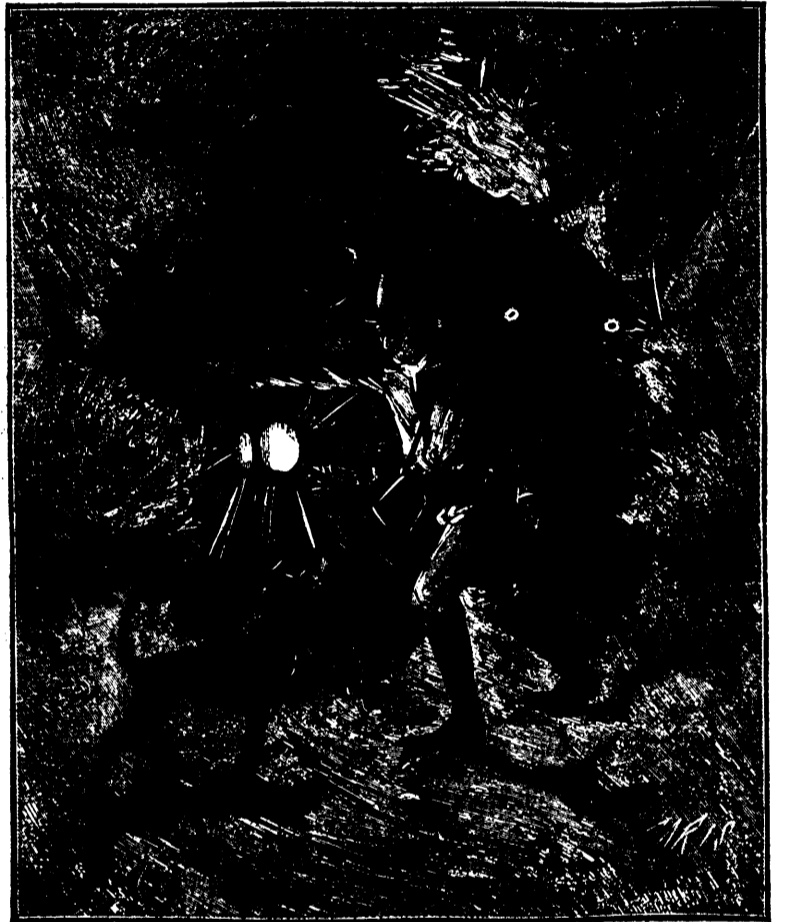
—Il aura glissé à terre au moment où je croyais le remettre à sa place accoutumée, fit-il, en pâlisant. Ah ! pour rien au monde, je ne voudrais perdre un aussi précieux souvenir.

Dick proposa de rebrousser chemin pour le retrouver ; mais Olivier, dont la nature nerveuse souffrait plus que toute autre de cette longue course souterraine, dont il ne prévoyait pas encore la fin, n'y voulut pas consentir.

—Il nous faudrait perdre plus d'une heure pour cela ; et si vous saviez, mon bon Dick, comme cette solitude me pèse. Il y a un moyen de recouvrer mon portefeuille sans pour cela interrompre notre marche. Je vais envoyer Black.

—Votre chien ?

—Parfaitement ; il a l'habitude de ces sortes d'expéditions. Cent fois il a fait des lieues pour retrouver et me rapporter des objets perdus ou simplement oubliés, servi en cela par un odorat merveilleux et une rare intelligence ; je n'ai qu'à lui ordonner de retourner en arrière en prononçant les mots sacramentels : *Va chercher !* et avant une demi-heure il sera de retour avec mon portefeuille. Les caniches, du reste, sont des bêtes de génie dans le genre chien ; des siècles d'hérédité ont accumulé chez eux une foule de qualités que l'homme développe encore par l'éducation, et Black a été dressé par un professeur émérite. Je n'ai donc rien à lui demander qui soit au-dessus de ses forces.



Il montre à l'animal le chemin que l'on vient de parcourir.—Page 2^e, col. 2

En entendant son maître prononcer son nom, l'intelligente bête s'était arrêtée, attachant sur ce dernier ses grands yeux inquisiteurs, comme s'il eût déjà compris qu'on avait besoin de ses services.

—Voyez, fit Olivier, il a comme une vague intuition de ce que je vais lui demander.

Puis, procédant comme il l'avait dit, il fit quelques pas en arrière en l'appelant, et, lui montrant de la main l'espace que la petite troupe venait de parcourir, il lui dit :

—Attention, Black ! Maître a perdu son portefeuille. Va chercher !

A peine cette dernière paroles étaient-elle prononcées que l'animal fit entendre un aboiement joyeux ; il s'élança dans la direction de crypte de toute la vitesse dont il était capable.

Cependant la route suivie par nos fugitifs prenait de plus en plus des aspects inquiétants ; ce n'était plus qu'une succession d'excavations, irrégulières dans lesquelles le basalte, le porphyre, le calcaire, le felspath vitreux et la lave granitique se mêlaient par masses plus ou moins grandes, d'une façon si irrégulière qu'il était impossible de ne pas voir qu'on se trouvait dans d'anciens passages volcaniques, créés par la force d'éjection des matières en fusion, dont les vapeurs comprimées avaient déchiré violemment les entrailles du globe, et non dans une de ces fissures régulières ou kra-fenoua, qui n'existent que dans la partie superficielle du sol, la chaleur qui avait peu à peu augmenté, de façon à devenir presque intolérable, indiquait également que nos pionniers n'avaient fait que descendre dans les profondeurs du sol depuis leur départ de la crypte aux geysers, et de plus, en calculant le temps qui s'était écoulé, le Canadien arriva bien vite à se persuader que, depuis une demi-heure au moins, ils devraient avoir rejoint la partie ouverte de la tranchée.

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

Vatrin les observait.

C'était l'Alsacien qu'il regardait comme si une entente commune avait existé entre eux.

Et de temps en temps, Hartmann répondait à son regard par un malicieux sourire.

Après les batailles et les souvenirs réciproques, les deux compères en vinrent aux confidences intimes. Ce fut Hartmann qui commença, racontant qu'il avait perdu sa mère, il n'y avait pas bien longtemps. A cela Glou-Glou répondait qu'il avait encore la sienne.

—Et qu'est-ce que fus faites ? demanda l'Alsacien.

—Je joue de l'orgue... de barbarie, s'entend... Pas ma faute, avec mon bras, je ne pouvais pas faire autre chose...

—Et il y a bas longtemps que fus demeurez ici.

—Qui vous l'a dit ? fit Glou-Glou. Qu'est-ce que cela vous fait ?

—C'est le batron et cela ne me regarde pas en effet.

Glou-Glou venait d'avoir un vague soupçon. Dans l'ivresse grandissante, une lueur de raison avait lui. C'est qu'il avait cru remarquer des signes d'intelligence entre l'aubergiste et l'Alsacien.

—Hé ! hé ! murmura-t-il... est-ce qu'on se jouerait de moi... Tonnerre, je suis gris !...

Il se leva de table mais tel était sur le pauvre homme l'effet instantané du vin qu'à peine pouvait-il se tenir debout.

Il passa la main sur son front... puis retomba sur sa chaise.

La lueur de raison s'était éteinte. L'ivresse avait le dessus.

—J'en rebaye un autre... dit l'ouvrier.

—Puisque vous régalez, ce n'est pas de refus... Mais c'est égal, votre vin, patron, ne vaudra jamais celui que j'ai bu certain jour dans une maison pas très loin d'ici.

—Ah ! ah ! et quel était ce fin là... Glou-Glou, dit l'Alsacien.

Jan-Jot—à ce mot de Glou-Glou, dans la bouche de l'inconnu,—avait reçu comme un coup de fouet. Pour la seconde fois un soupçon germa dans son esprit.

—Glou-Glou ?... Vous me connaissez ?... Qui vous a dit mon nom !...

Un instant déconcerté, l'ouvrier reprit bien vite, en se mettant à rire.

—C'est le batron, tout à l'heure, qui fous a appelé de cette façon. Et ma foi, c'est un joli sobriquet... qui indique un choyeux caractère, bas ennemi de la noce et de la puteille.

—Vous êtes sûr ?

—Absolument.

—Alors, je n'ai plus rien à dire.

Eu fus prétentiez avoir pu un pon fin, dans une maison, près t'ici.

—Oui ; un vin, mon brave, plus vieux que vous, un vin qui avait mon âge.

—Bas bossible ?

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

—Et où tonc qu'il y en a tu fin aussi fieux ?

—Chez M. Beaufort... là, à deux pas.

—Et qu'est-ce que fus faisiez chez M. Beaufort ?

—Je...

Mais Glou-Glou, pour la troisième fois, se tait. Ses yeux clignotants et alourdis s'arrêtent sur l'homme auquel il va se confier. Vaguement il comprend qu'il est sur une pente fatale.

—Ah ! voilà, dit-il, voilà, je ne dirai rien.

—C'est tonc un secret ?... mais, ce Peaufort, ce n'est-il pas celui qu'on accuse d'assassinat ?...

—Vous êtes bien au courant des nouvelles, vous, pour un homme qui vient d'arriver dans le pays.

—On ne parle gue de ça ! fus le connaissez tonc, M. Peaufort ?

—Parbleu, depuis longtemps... et M. Daguerre aussi...

—M. Taguerre... c'est son associé, n'est-ce pas ?

—Oui, son associé et son ami.

—Ils hapitent la même maison ?

—Celle-là qu'on voit d'ici quand il fait jour... Ah ! il a été joliment malade, M. Daguerre, et sans le docteur Gérard... En voilà un médecin qui guérit bien les malades. Il a la main heureuse ! Et quel brave homme... dévoué, doux, toujours vous consolant et vous réconfortant.

—Mais fus gonnaissez tonc tout le monde à Creil ?

—Je m'en vante... et le docteur Gérard, particulièrement... même qu'il me confie souvent ses affaires et qu'il ne dédaigne pas de me demander conseil.

—A fus ? fus blaisantez ?

—Je plaisante ? Tenez, pas plus tard qu'hier... mais motus... motus, que je dis.

—Ah ! Ah ? fus, un mentiant, un chueur d'orgue, fus tonnez des gconseils à un tocteur... Varceur de Glou-Glou, varceur de musicien !

—Je vous dis qu'hier matin...

L'Alsacien penchait la tête avidement, prêt à recevoir la confidence. Mais la confidence ne venait pas. Toujours en dépit de l'ivresse croissante, restait une terreur au fond de l'âme de Jan Jot... Il se recula de la table. Il se leva et s'appuya contre la muraille.

—J'ai assez bu et j'ai assez causé ! dit-il.

—Encore un ferre, fus ne le refuserez bas ?

—Merci. J'ai trop bu. Ça ne me vaut rien.

—Alors, fus ne méritez pas votre surnom de Glou-Glou.

—Possible, mais je dis que je ne boirai pas une gorgée de plus.

—Fus avez un pien betit estomac,

Glou-Glou se dirigea en titubant vers la porte, persuadé que le grand air lui ferait du bien. Mais ce fut le contraire. Il tomba, plutôt qu'il ne s'assit sur le banc.

—Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-il... est-ce que je vais m'endormir ?

Il se raidit contre l'ivresse, se retrouva debout.

Sur le seuil, l'Alsacien le regardait. Il murmura :

—Il faut qu'il parle ! je le veux ! et il ne m'a encore rien dit.

Glou-Glou se retourna vers lui, en souriant.

—Ça va mieux, l'air m'avait surpris tout à l'heure et j'ai eu un éblouissement... Ah ! j'ai la tête, ma pauvre vieille tête qui pèse cent kilos. Mais ça va mieux, je la répète.

—Alors, si ça fa pien, un betit ferre de kirschenwasser ?

—De l'eau, seulement... rien qu'un grand verre d'eau... j'ai soif...

—Che fais fus en aborter... te la vraie, te la très vraie...

—Merci, vous êtes un bon garçon.

L'ouvrier reentra. Et tout bas, à l'oreille du patron :

—Versez un plein verre de kirsch...

L'aubergiste obéit. Tenant son verre l'ouvrier revint à Glou-Glou.

—Voilà, dit-il, pouah ! che ne gomprens pas qu'on boiffe te l'eau.

Glou-Glou avala le verre d'un trait, mais il le lâcha, le brisa sur le banc et laissa échapper une terrible exclamation.

—Ah ! dit-il, j'étouffe, c'était du kirsch ! !

—Et maintenant, murmura l'ouvrier, si tu n'es pas complètement gris, j'y renonce...

Le malheureux, les yeux largement ouverts, était resté un instant debout. Il regardait, terrifié, l'ouvrier qui lui souriait. Sa main d'un brusque geste, arracha le col de sa chemise. Et il s'abattit lourdement sur le banc, y chercha un point d'appui, ne le trouva pas et roula par terre.

Là, il fut immobile.

—Eh ! Glou-Glou, fus n'allez bas fus entormir !...

Le joueur d'orgue ne répondit pas.

L'ouvrier se baissa, le secoua, essaya de le relever. Vains effort. L'autre était inerte, pareil à un cadavre.

—Ah ! j'ai dépassé la dose... dit-il... le voilà ivre-mort... Cette fois il ne parlera plus... Nom d'un tonnerre, quel contre-temps !... M. Vatrin, aidez-moi à le transporter chez lui, dans son cabinet.

—Je ne vous le conseille pas. Il étouffera là-haut. Ici, il fait plus frais. Il est habitué aux nuits à la belle étoile, le pauvre diable, il ne s'enrhumera point pour celle-ci, laissons-le dormir en paix... mettons-le simplement sur le banc.

Et en effet, ce fut le banc qui servit, ce soir-là de couchette à Glou-Glou.

—Moi, je vais me coucher, dit Vatrin ; et vous M. Pinson ?

—Non. Je veille sur lui. Et s'il se réveille, je ne le perds pas de vue.

—C'est donc bien grave, ce qu'il avait à vous révéler ?

—Peut-être !

Cinq minutes après, l'établissement de Vatrin était plongé dans l'obscurité. Pinson,—c'était lui sous ce troisième déguisement,—restait tranquille au fond de la salle, attendant patiemment le réveil de Glou-Glou.

Celui-ci ne faisait pas prévoir qu'il se réveillerait de sitôt.

Le ventre en l'air, le bras pendant d'un côté du banc, il était dans une immobilité profonde.

Vers une heure du matin, cependant, il fit quelques mouvements, soit que la fraîcheur de la nuit le surprit, soit que la respiration se trouvât gênée par la position dans laquelle il dormait. Ses doigts remuèrent, son bras alla se placer sur sa poitrine, mais glissa bientôt et retomba. Or, la chute du bras fit basculer la corps en équilibre sur le banc et le dormeur s'abattit le nez sur le sol, rudement.

Si rudement même que le sang jaillit.

Glou-Glou se réveilla. Sa tête si lourde le soir se trouvait un pen désagée par le sommeil d'abord, par le sang qui coulait ensuite. Cela le sauvait d'une apoplexie.

Mais il fut longtemps à reprendre connaissance.

Il gardait les yeux ouverts, mais restait encore la figure contre le sol le bras replié sous lui.

Lentement, très lentement, l'intelligence revenait.

Ce fut long.

A la fin, il se mit sur son séant. Il saignait toujours.

—Où diable suis-je donc ? Il fait nuit alors. Où est mon orgue ?

Et il allongea le bras autour de lui pour chercher son instrument.

—Tiens, mon orgue n'est pas près de moi. Où est-il ? . . .

La tête se cogna contre le banc. Son bras s'y accrocha. Cela lui permit de se lever. Il n'y avait point de lune ; mais le ciel était d'un bleu admirable, sans un seul nuage, et la nuit était assez claire. Cela lui permit de reconnaître le Rendez-vous des Chasseurs.

—Ah ! mais je suis chez le père Antoine !

Il porta la main à sa figure. Il saignait toujours abondamment et le sang coulait sur sa moustache, sur son menton et dans son cou.

Il entra dans l'auberge.

—Eh ! père Antoine, est-ce que vous êtes-là ?

Personne ne répondit.

A tâtons, en se tenant aux murs, aux tables, aux chaises, Glou-Glou gagna l'escalier, grimpa péniblement au premier étage et, non sans risquer de tomber plusieurs fois, escalada son escalier de meunier. Dans son cabinet il trouva des allumettes et alluma une bougie. Il se débarbouilla. Sa serviette, en une seconde, fut toute rouge. Enfin, grâce à la fraîcheur de l'eau, le saignement s'arrêta.

Il ressortit presque aussitôt.

En bas, Pinson s'était caché sous le comptoir pour laisser passer Glou-Glou sans être vu. Il n'avait que deux raisons pour cela, la première, c'est qu'il voulait savoir où se dirigeait le mendiant, la seconde c'est qu'il craignait la rancune du bonhomme furieux d'avoir été grisé.

Jan-Jot sortit en effet. Il était loin d'être dégrisé complètement. Ses idées, même, n'étaient pas encore très nettes. Une seule surnageait, dans le fouillis de son cerveau en détresse : Daguerre ! . . .

Il passa devant le comptoir sans se douter que Pinson s'y tenait.

Du reste, aucun doute ne lui était venu, jusqu'à ce moment, sur l'identité de l'Alsacien qui l'avait si largement régala le soir.

Dans la campagne, il s'orienta avec peine. La terre tournait. Ses idées étaient lourdes. Sa tête lui faisait mal.

Il traversa les champs et alla rôder aux environs de la maison de Daguerre.

Tout à coup il avisa la haie derrière laquelle il s'était caché déjà lorsqu'il guettait l'agent Pinson et il alla s'y installer, comme la première fois.

Peu à peu, son esprit devenait plus lucide. Il pouvait joindre les deux bouts d'une idée maintenant.

—Qu'est-ce que je fais ici, murmura-t-il . . . qu'est-ce que j'y apprendrai ? . . . M. Gérard m'a dit de filer Daguerre partout où il irait. Or, cet après-midi, j'ai vu Daguerre essayer de gagner la forêt d'Halatte . . . Il lui fallait un motif bien puissant pour se rendre à la forêt, malade comme il l'est encore. Ce motif existe toujours, puisqu'il a été arrêté en route. Si Daguerre est sorti ce soir, pendant que je me grisais avec ce maudit Alsacien, c'est donc vers la forêt qu'il est allé. S'il n'est pas sorti, c'est en Halatte qu'il ira. En me couchant sur la lisière je puis réparer ma sottise, attendre la sortie de Daguerre ou guetter son arrivée.

Il quitta la haie et prit la route.

Derrière lui, assez loin pour ne pas être vu, Pinson le suivait.

Glou-Glou, dégrisé, lutta maintenant avec toute son énergie, contre le sommeil qui alourdissait ses paupières.

Quand il fut à la forêt, il y entra et resta sur la bordure.

Il attendit là quelques instants, debout dans les broussailles.

Mais l'immobilité était dangereuse pour lui. Elle achevait ce que l'ivresse avait commencé. Ses jambes se dérobaient sous lui. Ce fut sa chute même qui le réveilla.

—Il faut que je marche, murmura-t-il.

Et il s'engagea sous bois. Malgré la pesanteur de son cerveau, il crut entendre à plusieurs reprises un bruit de branches froissées derrière lui. Il s'arrêta et écouta. Mais plus rien . . .

—Si je pouvais prendre un bain, ça me réveillerait. Il y a bien la Mare aux Biches, par ici, mais du diable si je pourrais la retrouver. Puis, j'ai tellement envie de dormir que je ne sais vraiment si j'aurai la force d'aller jusque-là.

Il essaya pourtant. Il marcha pendant une demi-heure comme un fantôme ; ses yeux se fermèrent ; il était à bout de vigueur ; sa raison, son honnêteté, la mission qu'il avait à remplir, tout cela le faisait souffrir, mais rien, rien ne réagissait contre le besoin tout puissant de dormir.

—Je ne sais plus où je suis, se dit-il . . .

Il fit encore quelques pas.

Tout à coup il roula par terre.

—Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !

Et instantanément il s'endormit.

Or, à l'endroit même où il venait de tomber sans plus de force et d'énergie étaient les broussailles qui bordaient le talus en pente très douce descendant, à quatre ou cinq mètres de là, jusqu'à la Mare aux Biches ! . . .

A peine était-il endormi que Pinson, doucement, ne faisant pas plus de bruit qu'un renard se coulant dans les ronces, arrivait près de lui.

—Eh ! je reconnais cet endroit, se dit-il, c'est la mare ! Tiens, tiens ! pourquoi Glou-Glou est-il venu ici ? Et où est-il ?

L'aube grise commençait à chasser les ténèbres de la nuit. Les oiseaux chantaient dans les arbres.

Il aperçut le mendiant étendu dans les herbes et la bruyère.

Il ronflait.

—Ah ! il continue son somme ? . . . C'est louche, je vais le surveiller.

Et il alla se poster aux environs, caché dans des fougères, invisible pour l'œil le plus exercé, et si bien placé qu'il pouvait suivre les moindres mouvements du joueur d'orge, sans que ce dernier se doutât de sa présence.

L'aube s'éclaircit, le brouillard apparut un instant dans les cimes comme

un voile impalpable flottant dans la forêt et se dissipa bientôt. Déjà dans la campagne, il faisait clair, à l'horizon se levait le soleil rouge, mais dans le bois c'était toujours une demi-obscurité. Enfin, ce fut le jour radieux.

Jan-Jot, insensible au réveil de la nature, continuait de dormir.

II

Lorsque Daguerre était rentré chez lui, après la première et infructueuse tentative qu'il avait faite, — nous l'avons vu — pour se rendre à la forêt d'Halatte, il était tombé harassé sur son lit. Il n'en pouvait plus. Sa respiration était haletante. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front.

Il essaya de dormir, mais le sommeil ne vint pas.

Il resta ainsi jusqu'au soir, assailli par de sombres pensées.

La fortune volée à Valognes en la nuit du meurtre, il l'avait cachée dans la forêt d'Halatte ; il avait eu l'énergie d'aller l'enfourer alors que, blessé, il perdait son sang, et qu'il sentait sa vie s'en aller à chaque goutte de sang perdue.

Cette fortune, il la lui fallait, il la voulait. Il ne pouvait la laisser perdre. C'était pour la conquérir qu'il avait commis un crime.

Certes, s'il avait pu attendre, le danger eût été moindre. Ses forces fussent revenues, et en un jour de chasse il aurait poussé jusqu'à sa cachette. Et il eût emporté la valise de cuir où étaient enfermés les quatre cent cinquante mille francs de Valognes.

Mais il lui était justement défendu d'attendre.

Attendre, c'était s'approcher tous les jours un peu plus du danger qui le menaçait, danger terrible, danger de mort.

Attendre, c'était donner à Gérard le temps de le perdre.

Et il se se sentait pris d'une rage impuissante contre lui-même, contre sa faiblesse.

La forêt d'Halatte n'était pas loin cependant.

Bien portant, il lui fallait une heure pour y arriver.

Malade comme il l'était, il lui fallait trois ou quatre heures.

Il pensait bien à faire atteler, puis à se faire conduire dans un endroit de la forêt où il eût abandonné le cheval. Il fût allé à pied jusqu'à sa cachette, aurait rejoint sa voiture et il serait rentré à Creil, chargé de son précieux fardeau.

Cela était facile et plus simple, mais lui répugnait. Il tremblait de mettre un domestique, un cocher dans la demi-confiance de son mystérieux voyage. Et il ne se sentait pas assez fort non plus pour conduire lui-même.

Ce fut pourtant à cette dernière résolution qu'il s'arrêta.

Il avait toujours eu la libre disposition des voitures de Beaufort. Rien n'avait été changé, chez celui-ci, depuis son arrestation. Les gens étaient restés au château comme s'ils avaient été persuadés du prochain retour de leur maître.

Daguerre resta couché jusqu'au soir.

Un peu reposé, il se leva. Il était encore bien faible. Il lui semblait que ses jambes s'enfonçaient en lui quand il mettait le pied par terre.

Il fit venir le valet de chambre de Beaufort.

—Jean, dit-il, demain matin j'irai chasser en forêt . . . vous ferez atteler de bonne heure . . .

—Monsieur est encore pâle et paraît souffrant . . . monsieur ne craint pas de se fatiguer outre mesure ?

—Lorsque je me sentirai fatigué, je reviendrai.

—Le cocher accompagnera-t-il monsieur ?

—Non. Je vais chez des amis. Je garde la voiture.

—A quelle heure précise monsieur désire-t-il partir ?

Daguerre réfléchit un instant. On était à la fin de septembre. Le jour ne commençait que vers six heures. Il désirait être dans la forêt le plus tôt possible. Cependant, partir trop tôt, n'était-ce pas exciter des soupçons, du moins éveiller l'attention des gens ?

Il était dans cet état de surexcitation nerveuse où les moindres et les plus naturelles actions grossissent et prennent à vos yeux une importance capitale.

Il en venait à surveiller jusqu'à ses regards ! comme s'il craignait qu'on y lût ses épouvantes et son crime.

—Je partirai à six heures juste.

—Monsieur déjeunera auparavant ?

—Non.

—Monsieur peut compter qu'à six heures la voiture sera attelée.

Cette nuit-là était celle pendant laquelle Glou-Glou, grisé par Pinson, couchait à la belle étoile sur le banc près de l'auberge.

Elle fut longue à passer, la nuit, pour Daguerre.

Longues, les heures ; longues, les minutes. Il entendit sonner les premières ; il compta les secondes, au battement de la pendule.

Il approchait du terme de ses angoisses.

Encore quelques heures et il était délivré de l'affreux cauchemar qui le poursuivait. Le jour même il quittait Creil. Le soir, il serait en Belgique. Le lendemain il s'embarquerait pour l'Amérique. Et là il se souciait peu des révélations de Gérard.

Lorsqu'il entendit sonner cinq heures, il se leva. Il s'habilla lentement, s'arrêtant à chaque minute pour se reposer, ne voulant pas se fatiguer.

JULES MARY

A suivre

La Meilleure Cure Pour

Toutes les maladies de la Gorge et des Poumons est le **Pectoral-Cerise d'Ayer**. Il n'a point d'égal comme remède curatif de la toux.

La Bronchite.

"Quand j'étais jeune garçon, j'avais une maladie bronchique d'un caractère tellement persistant et opiniâtre, que le médecin la prononça incurable avec les remèdes ordinaires, mais me recommanda d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et un flacon me guérit. Depuis les quinze dernières années, j'ai fait usage de cette préparation avec de bons résultats toutes les fois que j'ai attrapé un mauvais rhume, et je connais un grand nombre de personnes, qui l'ont toujours sous la main chez elles, ne se considérant point sauvées en étant dépourvues." — J. C. Woodson, Maître de Poste, Forest Hill, W. Va.

La Toux.

"Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai souffert d'une maladie des poumons, accompagnée d'une toux si violente, parfois, jusqu'à occasionner une hémorragie, les paroxysmes durant fréquemment trois ou quatre heures. Je fus amené à faire l'essai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et après en avoir pris quatre flacons, je fut entièrement guéri." — Franz Hoffman, Clay Centre, Kans.

La Grippe.

"Le printemps dernier je tombai malade de la grippe. Parfois j'étais complètement abattu, et si difficile était ma respiration que ma poitrine semblait être renfermée dans une cage de fer. Je me procurai un flacon du Pectoral-Cerise d'Ayer, et pas plus tôt eus-je commencé à en prendre que le soulagement suivit. Je ne pouvais croire que l'effet eût été si rapide et la guérison si complète." — W. H. Williams, Cook City, S. Dak.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Prompt à agir, sûr de guérir.

PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le **Pacifique Canadien** vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de **CHARS TOURISTES** dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les comforts qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modique. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement bourrés sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON
Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.
Chaque jeudi et vendredi.

MONTREAL A CHICAGO
Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.
Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL
Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.
Chaque samedi.

Montreal à Vancouver et Seattle
Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p. m.
Chaque mercredi

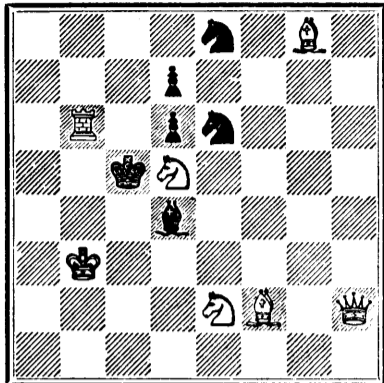
Ces chars sont directs, sans changement
CHARS COLONS.—En outre des chars Touristes, des chars Colons, con truits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETS à Montréal
808 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

No 83.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. C. Blanchard
Noirs.—6 pièces

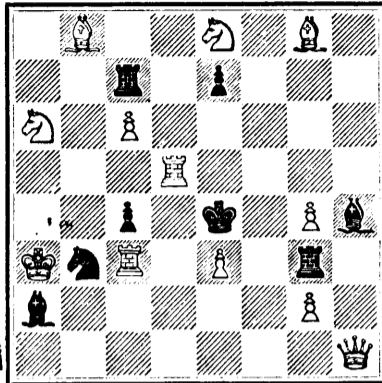


Bianca.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No 84.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth
Noirs.—8 pièces.

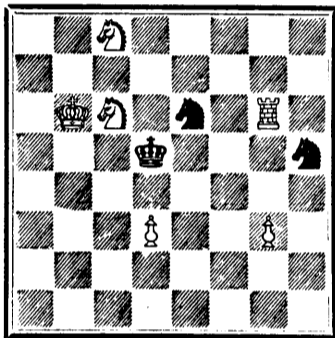


Blancs.—12 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No 85.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. F. M. Teed
Noirs.—3 pièces

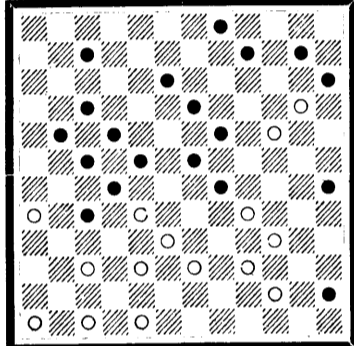


Blancs.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 89.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Eie Jacques, Montréal.
Noirs.—15 pièces

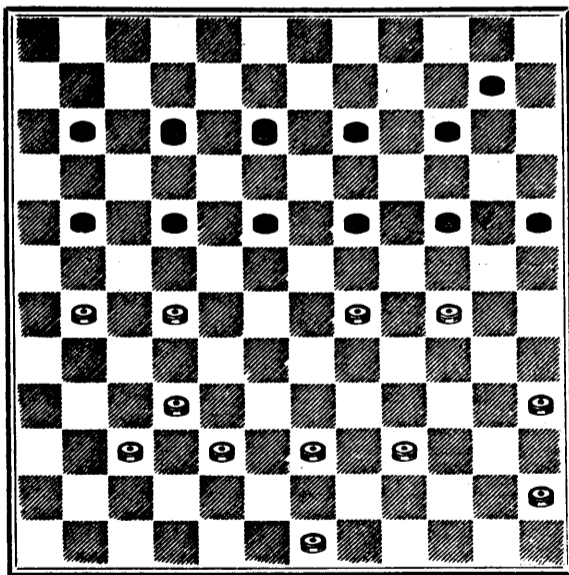


Blancs.—19 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 90.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J.-B. Granger, Marlborough, Mass., Etats-Unis
Noirs.—12 pièces



Blancs.—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 87

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
37	31	22	46
47	40	46	35
34	28	35	22
33	27	14	37
31	44	20	33
39	1 gagnent.		

Solutions justes par MM. R. Giroux, L. Dufresne, Trois-Rivières; N. L. B., Lévis; A. Ladueur, Ste-Cunégonde; J. Vézina, J. B. Guy, Montréal.

Solution du problème d'Échecs—No 82

Blancs	Noirs
1 T 6 F R	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solution de la fin de partie No 11

1 . . .	1 F 7 C échec
2 R 1 C	2 C 4 C
3 D 3 T échec	3 C 6 F échec
4 D pr C	4 R pr D

En général, la Dame contre Fou et Cavalier ne peut que faire partie nulle.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GRANDE VENTE

BON MARCHÉ

Les résultats de l'inventaire nous ont déterminés à continuer la grande vente à bon marché. Des lots considérables de marchandises seront sacrifiées dans tous les départements, de sorte que nous avons fortement notre pratique et le public en général de nous visiter d'ici à la fin de ce mois.

Département de fantaisie : Lots spéciaux de dentelles, mouchoirs, rubans, etc., vendus à des escomptes variant de 10 à 50 pour cent de réduction.

Département de Mercerie : Des lignes de bas et sous-vêtements sacrifiées aux prix coûtant.

Ganterie : Prix réduits sur des magnifiques lignes de gants.

Indiennes, nouveaux patrons, tentures nouvelles et garanties. Un assortiment magnifique vendu à prix très bas

Bons marchés extraordinaires dans le département d'Étoffes à Robes.

De forts escomptes accordés dans le département des manteaux.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2113

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

P

PILULES

DU

DR

WILLIAMS

ROSES

POUR

PERSONNES

FAIBLES

NE SONT point un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et à tout le système entier, et les travaux excessifs, les fatigues mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisé.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes les irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **THE DR. WILLIAMS' MED. CO.**



LES MÉDECINS IMPUISSANTS À LE GUÉRIR.
 BRADAMVILLE, HAMILTON CO., ONT., juin 1889.
 Depuis huit mois je souffrais de débilité nerveuse et les médecins étaient impuissants à me guérir. J'achetai une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, et je me suis complètement guéri en le prenant.

W. HUENNEFELD.

ROBUSTE ET PLEIN DE SANTÉ.
 RUTLAND, VT., nov. 1888.

M. O. F. Comings écrit à la date ci-dessus: On attira mon attention, au dernier jour de l'an, sur le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon enfant, depuis l'âge de 11 mois, tombait en convulsions. Plusieurs médecins avaient été consultés, mais sans aucun résultat. Le pauvre petit avait la figure toute contractée et faisait pitié à voir, mais dès qu'il prit votre Tonique, il changea pour le mieux. Aujourd'hui il est guéri, robuste et plein de santé.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London
 nt; E. Léonard, 113, rue St-Laurent,
 Montréal. Qué.; LaRoche & Co., Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

emandes vos billets par cette ligne popu-
 laire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
 Pour **PORT HURON, DETROIT, CHI-
 CAGO** et autres villes dans les Etats de
 l'Ouest, elle offre des avantages uniques;
 étant la

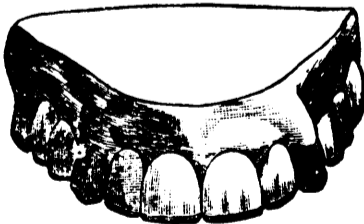
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
 Donnant correspondances directes pour tous
 chemins de fer américains. Seule route don-
 nant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
 Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la
 Nouvelle-Angleterre.
 Pour plus amples informations, adressez
 vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
 où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plomb-
 bage de dents, en porcelaine et en verre,
 plus résistable que le ciment, imitant par
 faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire
 les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
 cette préparation délicieuse et rafraîchis-
 sante. Elle entre lent le scalp en bon e san-
 té empêche les peaux mortes et excite la
 pousse. Excellent article de toilette pour la
 chevelure. Indispensable pour les familles
 35 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien,
 122 rue St Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
 bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Infiniment supérieur à l'extrait de bœuf le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Remferme tous les principes nutritifs du bœuf, débarrassés de toute
 matière superflue, peau, tissus gras et indigestes, et possède la quintessence des quali-
 tés du bœuf. Les extraits de bœuf ne sont que des stimulants

258

L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et
 pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins
 Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la diges-
 tion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffis-
 sure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves
 affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le
 mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les in-
 digestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années.
 Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle
 infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon: 54, Carré Victoria

Tel. 132

ROBILLARD, 27, rue St-André. Seul embouteilleur.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour
 les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mou-
 choirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
 Profit au-delà de..... 1,500,000
 Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. E. ROUFFIN & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

AGENTS HONORABLES AGENTS DU DENT FRANÇAIS

PIERRE DUPONT, Insd. des Agen

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales:
 Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la
 Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER
 J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques
 de commerce, etc., préparées pour le Canada
 et l'Étranger

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Ta-
 te; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
 double cristallisation est employé pour la
 préparation de cette Poudre à pâtisseries.
 Il a toujours été coté A1 dans les fa-
 milles depuis au-delà de 30 ans et est ma-
 tenant (si possible), meilleur que jamais.
 Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

THIS PAPER may be found on the 25th Dec. 1891
 at the Montreal & Co's Newspaper Ad-
 vertising Office, 25 St-Jacques St., Montreal.

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix gran-
 dement réduits et à des termes faciles, pris
 en échange pour des pianos HAZELTON,
 FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite
 par les

**Poudres
 Orientales**

les seules

qui assurent en trois
 mois et sans nuire
 à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Formete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
 mière classe. Dépôt général pour
 la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tel. Bell 625

Abonnez-vous au **MONDE**
ILLUSTRE, le plus complet et le
 meilleur marché des journaux du
 Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

ou

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
 DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. B. LAVIOLETTE, M.D.,
 217 Rue des Commissaires, Montréal.